LA

REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

ET

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

QUARANTE-CINQUIÈME ANNÉE

N° 5 — MAI 1902.

PARAIT DU 1er AU 5 DE CHAQUE MOIS

Prix du numéro : 1 fr.

PARIS

BUREAUX : 42, RUE SAINT-JACQUES

Réserve de tous droits

TABLE DES MATIÈRES DU N° 5

Les origines du spiritualisme en Amérique, par G. Béra..... 257
Victor Hugo et le spiritisme, par Algol..... 262
La science des religions, par Ed. Grimard..... 268
Le Journal de Livermore (*suite et fin*), par G. Béra..... 273
Anniversaire d'Allan Kardec : Discours du général Fix, de M. Auzanneau ; Fête fraternelle du spiritualisme moderne..... 284
A la gloire d'Allan Kardec, poésie de Gabriel Clouzet..... 289
Les frontières de la science, par le colonel de Rochas..... 292
La famille Hernadec, par Ed. Grimard..... 293
Poèmes mystiques de Mme de Bézobrazow, par Spero..... 293
Vieilles notes, par Léopold Danvil..... 297
Phénoménographie (*suite*), par Falcomer..... 302
Utilité d'un signe de reconnaissance pour les spirites, par G. Béra..... 305
Bibliographie..... 308
Une lettre de Mme Rufina Noeggerath..... 308
Le spiritualisme est-il une religion ou une science, et réponse du conférencier spiritualiste Sargis, par le professeur Moutonnier..... 309
Bélisama (*suite*), par E. Bosc..... 314
Correspondance : Création d'un centre d'études psychiques à Marseille, par Anastay..... 319

AVIS TRÈS IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-postes, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à Madame P.-G. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques.

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco ; le port en sus pour l'Etranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

La *Revue Spirite* paraît le 1er de chaque mois, par cahiers de 4 feuilles grand in-8°, soit 64 pages chaque cahier.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Etranger, 12 francs. — Amérique et pays d'outre-mer, 14 francs. — Un numéro : 1 fr.
Pour les abonnements partent du 1er janvier.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et directeurs de postes, à l'ordre de Madame P.-G. Leymarie. On ne fait point traite sur les souscripteurs.

Collection de la *Revue Spirite* depuis 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 43 premières années, 1858 à 1900, prises séparément, 5 fr. le volume, port 0 fr. 85, sauf pour les années 1858 à 1863 ; 1873 et 1874 (8 années) dont il ne reste que quelques volumes et qui seront vendues désormais 10 fr. chaque. — 44e année, 1901, prise séparément, 10 francs. — *Reliure solide, prix* : 2 fr 50 par volume. Prix spécial pour la collection entière

REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES ET SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

Souscription pour la famille Fox-Jencken.

Listes précédentes : 135 fr.— M. le lieutenant-colonel B. : 5 fr. — M. Pascard : 5 fr. Anonyme : 10 fr. — Total : 155 fr.

ALBERT DE ROCHAS

LES

FRONTIÈRES DE LA SCIENCE

Première série :

Etat actuel de la science psychique. — Les propriétés physiques de la force psychique. — Le physique de la magie.

Prix : 2 fr. 50

PRINCESSE MARY KARADJA

L'ÉVANGILE DE L'ESPOIR

Prix : 0 fr. 60. — 0 fr. 75 franco

MADAME PIPER

ET LA SOCIÉTÉ ANGLO-AMÉRICAINE

Pour les Recherches Psychiques

PAR M. SAGE

Préface de Camille FLAMMARION

Prix : 3 fr. 50 franco

Bulletin des Sommaires

Moniteur des Etudes Psychiques

Un miracle eucharistique	*Credo.*
Une visionnaire de la Passion	*Léon Daudet.*
Les opinions psychiques de J. B. A. Godin	*Vve Godin.*
Une jeune fille qui voit l'eau couler sous terre	*Kifa.*
Leçons de psychologie	*Abbé Gayraud.*
De la méthode d'expérimentation des phénomènes psychiques	*Dr P. Joire.*
Tableau mystérieux.	
Sociétés d'études psychiques de Genève. Concours de jeux floraux spirites à Barcelone	X...
Bibliographie Mme Piper par M. Sage	X...

Le Messager (Liège)

Preuves de photographie d'Esprits	*Dr Th. Hausmann.*
Lombroso et Morselli comme spirites	
Groupe. V. Tournier de Tours phénomènes concluants.	*Ch. Telmoron*
Les opinions philosophiques de J. B. Godin	*Mme Vve Godin.*
L'arrestation du médium Anna Rothe	
Le médium Edouard. Vie d'outre-tombe.	
Vie d'outre tombe.	
Anniversaire d'Allan Kardec conférence, par	*Bonnefont.*

Revue des Etudes psychiques

Consacrée aux recherches expérimentales et critiques sur les phénomènes télépathie, télesthésie; prémonition, médiumnité, etc.
Directeur *César de Vesme.*

Les dernières publications sur Mme Piper.
Nouvelles séances médiumniques à Gênes avec Mme Palladino.
Une nouvelle étude du prof. Flournoy sur le médium Mlle Smith.
Le mouvement psychique. Les dragonnades contre les spirites en Allemagne. L'arrestation de Mme Rothe. Une conversation avec M. Fogazzaro : Le Spiritisme, l'Eglise et la Science. Jeux floraux spirites à Barcelone. Le discours présidentiel du Dr Lodge à la Société par les recherches psychiques.

Bulletin de l'Institut psychologique international

Compte rendu de la réunion du conseil d'organisation du 3 décembre.	
Formation d'un groupe d'étude de phénomènes psychiques.	
Formation d'un groupe d'étude de psychologie zoologique.	
Conférence. — La psychologie du mysticisme	*E. Boutroux.*
De l'expression du visage humain	*José Frappa.*
Des hallucinations antoscopiques	*Dr Sollier.*
Des troubles de l'attention chez les tiqueurs	D. *Dubois de Saujon.*
Modifications au sphygmographe digital de Laulamé et au marteau de d'Arsonval.	

L'Écho du Merveilleux

Mme Piper	*Gaston Méry.*
Les miracles du Crucifix	*Georges Malet.*
Le faux médium Anna Rothe	*R. L.*
M. Pierre Janet et les apports	*A. Erny*
La maison hantée de Montblanc	*J. B.*
Le sorcier du Guindi.	
Physiognomie : François Coppée	*Génia Lioubow.*
Etude sur les phénomènes de prévision astrologique	*Nebo.*
La Prophétie de Blois et les événements actuels.	
Communication de Mme Martha Machwitz.	
Mme Calvé et l'Hindou.	*Jean Darlès.*
La Vie d'une possédée	*Abbé Thorey.*

Il Vessilo Spirita

Via P. Umberto 198, à Rome.

Caractères de la révélation spirite	*Allan Kardec.*
Lettre ouverte au sujet de la polémique entre Vassallo et Sergi.	
Double existence d'une jeune fille. Extrait du *World* de New-York et *Fraternitad* de Buenos-y res.	
Divinité de Jésus	*Henry Constant.*
Biographie d'Allan Kardec	*Sausse.*
Etude de phénomènes	*Ventura Rizzo.*
Fantômes d'animaux.	
Conférence de E. Carreras.	*Volpi.*
Une cité de spirites, extrait de la *Wiener Morgen Zeitung.*	

A. MAJEWSKI, médium guérisseur et voyant, magnétiseur masseur, diplomé de la Faculté des Sciences magnétiques de Paris, auteur de la Médiumnité guérissante. Massage médical orthopédique, magnétisme thérapeutique, traitement des maladies du système nerveux, Possession, Obsession, Hystérie, Anémie, Maladies de la Peau, de l'Estomac, du Ventre, du Cœur, du Foie, des Reins, de l'Hydropisie, de la Paralysie, Rhumatismes, des Maladies de la Femme et des Enfants. — *Reçoit à Paris, 189, rue Lafayette, les Mardi, Mercredi, Vendredi et Samedi. Clinique même adresse le Lundi et le Jeudi, de 8 heures à midi.*

Mme MATHIAS, médium-guérisseur, et voyante, 38, rue de Flandre.

Mme SAMIER, massage médical, magnétisme curatif, 16, rue Beautreillis. Paris.

Mme DAVID, masseuse médicale praticienne, diplômée, 1, rue de Chéroy, Paris.

Mme BURGLIN, médium-guérisseur, 33 bis, rue Magenta, à Pantin (Seine), se rend à domicile, nombreuses cures attestées.

Groupe de Mme JOLLY, guérisseuse et masseuse, rue d'Eupatoria, 13, Ménilmontant. le mercredi et le jeudi à 8 heures du soir. — Mercredi : école ; jeudi : séance.

M. CHARLES ANDRÉ, 6, rue de Provence, magnétiseur, soigne à domicile, lui écrire.

Mme PONTET, graphologue et chiromancienne remarquable, prix modérés ; 4, avenue de Clichy, 2, passage Clichy, escalier B, au 1er Etage, excepté le jeudi et le samedi.

Mme POTIER, **Médium écrivain**, 45, rue de la Plaine, à Billancourt.

Nous recommandons tout spécialement un excellent médium à incarnation et voyante, Mme J. Petit 3, rue Mayet, Paris. Tous les jours de 2 à 6 heures, excepté le dimanche et le jeudi.

M. Sylvain ALBERT, médium guérisseur, masseur, 116, rue du Chemin Vert (Père-Lachaise), tous les jours de 2 à 5 heures ; les lundis et vendredis de 7 à 8 heures.

Groupe Régnier, séance de voyance à 8 heures du soir le dimanche et le mercredi. Mme Régnier reçoit tous les jours de 1 heure à 7 heures du soir, rue Vallette, 21.

Dessins médianimiques obtenus par un médium très remarquable dont la presse spirite s'est déjà beaucoup occupée. Mme Aline Teissier, demeurant rue des Bernardins, n° 44 (près le square Monge). Visible de 1 heure à 4 heures; elle est créatrice de dessins scientifiques variés (style de l'Inde) représentant la transformation du végétal en animal, excessivement étranges et curieux. Ces travaux médianimiques sont livrés aux connaisseurs et aux amateurs, aux prix de 5 et 10 francs. Mme A. Teissier est aussi médium écrivain.

Nous recommandons Mme HENRIQUITA, chiromancienne scientifique, 5, rue de l'Arc-de-Triomphe, entresol, porte à gauche.

AVIS

Pension de famille, *au bord de la mer.* — Un de nos vieux amis, habitant la côte normande avec ses enfants, prendrait un jeune pensionnaire de 10 à 16 ans (au besoin les deux frères). L'enfant ou le jeune homme recevrait l'éducation spirite et pourrait, en outre, suivre les cours d'un collège (enseignement classique ou moderne).

Pour tous renseignements s'adresser à Mme P. G. Leymarie.

Médaille d'or a l'Exposition internationale de Paris 1900



Les pilules anti-névralgiques du Dr Cronier sont très recommandées

---

PROCÈS. — RECOUVREMENTS

Les personnes ayant des créances à recouvrer ou des procès à suivre peuvent s'adresser en toute confiance à M. Harmois, ancien principal clerc d'avoué, 119, boulevard Voltaire, Paris.

Toute personne poursuivie ou sur le point de l'être, a intérêt à le consulter de suite.

Demande d'admission à l'assistance judiciaire. — Liquidations commerciales, ventes de propriétés, divorces, prêts hypothécaires, placements de fonds.

On traite par correspondance.

Nota. — Consultations gratuites pour les abonnés de la *Revue spirite*.

Une Demoiselle de bonne famille Arménienne, connaissant le français, l'allemand, le roumain, l'italien, le grec, bonne musicienne, désire un poste de demoiselle de compagnie auprès d'une dame ou d'une demoiselle, préfère une personne voyageant. S'adresser au bureau de la Revue.

Une dame sérieuse, aimant toute occupation intellectuelle, désire trouver des travaux d'écriture : copie, correspondance ou rédaction. S'adresser à Madame Leymarie.

AVIS IMPORTANT

Prière à nos abonnés de bien vouloir envoyer comme d'habitude le montant de leur abonnement pour 1901 en un mandat-poste à l'ordre de Mme P.-G. Leymarie.

Pour l'étranger il peut nous être envoyé directement en une traite sur Paris, mandat-poste international, ou par l'intermédiaire des libraires. — Les abonnements français (Paris, départements, Algérie, Tunisie) sont considérés conformément aux habitudes, comme renouvelés d'office pour tous ceux, parmi nos abonnés, qui ne nous ont pas fait parvenir un ordre contraire.

TOUS LES ABONNEMENTS DES JOURNAUX ET REVUES SE PAIENT A L'AVANCE

Nous recommandons tout spécialement les produits hygiéniques du Dr Rhon's, dont le dépot principal est, à Paris, 21, rue Labruyère. Sa *Sève capillaire*, composée avec le suc de certains végétaux, est un véritable régénérateur de la chevelure. Sa parfumerie ne laisse rien à désirer.

AVIS

Nous prions les personnes qui pourraient disposer de vêtements en usage d'hommes, de femmes et d'enfants, de bien vouloir nous les adresser en port dû, 42, rue Saint-Jacques. Ils seront accueillis avec empressement et reconnaissance par des familles nécessiteuses.

Une de nos abonnées, Mme Marius Gas, propriétaire à Vauvert (Gard), clos des Américains, nous prie de faire savoir aux lecteurs de la *Revue* qu'elle peut leur fournir du vin pur garanti naturel. Prix et échantillons sur demande.

Mme L. *Roggiero* remercie les personnes charitables qui ont bien voulu répondre à son appel.

LE COURRIER DE LA PRESSE, 21, boulevard Montmartre, fournit coupures de journaux et de revues sur tous sujets et personnalités.

NOUVEAUTÉS

LOUIS CLAUDE DE SAINT-MARTIN : Sa vie. — Sa voix théurgique. — Ses ouvrages. — Son œuvre. — Ses disciples, suivi de la publication de 50 lettres inédites par PAPUS..... 4 fr.

SAR MÉRODACK. J. PÉLADAN : Amphithéâtre des sciences mortes. Traité des antinomies métaphysiques..... 6 fr.

Dr Emile LAURENT et Paul NAGOUR : L'Occultisme et l'amour ; physiologie — pathologie — thérapeutique..... 3 fr. 50

STANISLAS DISMIER : Philosophie révolutionnaire (spiritualiste, matérialiste). Conséquences et but révolutionnaire des phénomènes spirites..... 0 fr. 30

CHARLES BYSE : Le prophète du Nord. Vie et doctrine de Swedenborg, avec portrait et diagrammes. *Vues nouvelles* sur l'homme ; le Christ et la Trinité ; l'Inspiration et le Canon des Ecritures ; le Ciel, le Hadès et l'Enfer ; la Foi qui sauve, in-8° de 400 pages, relié..... 8 fr.

PSYCHE : Etudes et polémiques pour faire suite à l'évolution spiritualiste par V. HORION, notaire..... 0 fr. 50

Philosophie religieuse : *Terre et Ciel* par JEAN REYNAUD, port payé..... 7 fr. 50

Méthode de Clairvoyance Psychométrique, par G. Phaneg, docteur en hermétisme. Prix 1 fr. 50. Ce petit volume intéressera tout particulièrement les curieux de l'occulte. C'est un exposé concis et attrayant des résultats extraordinaires auxquels peut mener un entraînement méthodique des facultés psychiques. — On y trouve l'explication de la clairvoyance et de la clairaudience ; de la vision psychométrique de l'état astral ou mental d'un être humain ; et on y rencontre aussi les traces de ce que les occultistes appellent la « mémoire de la nature. » Aussi ces souvenirs d'un psychomètre dont l'auteur est un professeur ès-sciences occultes sont-ils une nouvelle et curieuse manifestation du mystère.

Les indiscrétions de la main. Texte original de MAITRE ANDRIEU CORUM ; Translaté de Latin en nostre vulgaire Françoys par Jehan de VERDELLAY, astrologue du XVIe siècle..... 1 fr.

Dr MAURICE ADAM : La Tradition celtique et ses adversaires..... 3 fr. 50

ED. GRIMARD : La famille Hernadec, les vies successives, roman spirite. 2 fr. 50

OUVRAGES RARES

Un seul exemplaire.

HENRI DELAAGE : Le monde prophétique ou moyens de connaître l'avenir employés par les sibylles, les pythies, les aruspices, les sorcières, les tireuses de cartes, les chiromanciennes et les somnambules lucides, suivi de la biographie du somnambule Alexis..... 5 fr.

HENRI DELAAGE : Doctrines des sociétés secrètes, ou épreuves, régimes, esprit, instructions, mœurs des initiés aux différents grades des mystères d'Isis, de Mithra, des chevaliers du temple, des carbonari et des francs-maçons..... 4 fr.

CH. LOUANDRE : La Sorcellerie (1853)..... 5 fr.

COMMANDANT D'ESGRIGNY : Les esprits familiers, histoire véritable et merveilleuse du XIX^e^ siècle (1866)..... 2 fr.

DUROY DE BRUIGNAC : Satan et la magie de nos jours ; réflexions pratiques sur le magnétisme, le spiritisme et la magie (1864)..... 5 fr.

DURAND (DE GROS) : Le merveilleux scientifique, gr. in-8° de 345 pages..... 5 fr.

CURE D'AIR SÉJOUR DE MONTAGNE

Dingy-Parmelan, près Annecy

CHALET, PARADIS, HOTEL, au pied du *Parmelan*, 600 mètres d'altitude. Chambres hygiéniques. Touring-club. Prix de la pension, chambre comprise, 6 francs par jour. Arrangements pour famille. Prière de retenir les chambres huit jours à l'avance.

Un de nos abonnés, M. Maeder, demeurant à Mabecq, par La Haye-du-Puits (Manche) désire vendre les œuvres de Voltaire en 74 volumes, reliure neuve et solide. Il en demande 50 francs se chargeant de l'emballage, mais pas du port. Prière de s'adresser à M. Maeder directement.

Planchette à médium, PERFECTIONNÉE, NOUVEAU MODÈLE, facilitant la médiumnité. Prix : 5 fr. 50, emballage et port compris. 5 fr. pris à la Librairie, sans emballage.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52 rue Madame. — *Téléphone.*



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

45e Année. N° 5. 1er Mai 1902.

LES ORIGINES
DU
SPIRITUALISME EN AMÉRIQUE

Faits et témoignages tirés « d'Emma Hardinge » (*Suite*) (1).

Le sénateur Tallmadge (1852).

Parmi les personnes qui protestèrent avec le plus d'indignation contre la malignité des attaques du *National Intelligencer* de Washington, contre le juge Edmonds et sa croyance, se trouve l'Hon. N. P. Tallmadge, sénateur distingué, ex-gouverneur du Wisconsin, ami personnel et collègue du juge.

Dans une lettre pleine de remarques hardies et de perspicacité qu'il

(1) Voir le numéro de mars.

adressa à ce journal, il repousse avec vivacité les accusations portées contre les spirites, au nombre desquels il se range, et ajoute :

« Et laissez-moi vous assurer qu'il y a dans ce grand pays quelques intelligences que l'on compte parmi les plus brillantes et les plus élevées, et qui, par une investigation approfondie, sont arrivées à la même conclusion que moi. »

Au sujet du juge Edmonds, il dit ceci :

« J'avais entendu parler depuis longtemps des « Knockings de Rochester », mais je n'y avais fait aucune attention ; bien au contraire, je les considérai comme une illusion qui passerait bientôt. J'ai conservé cette impression jusqu'au printemps dernier (1852) où mon attention fut attirée sur les attaques dont le juge Edmonds était l'objet de la part des journaux à cause de sa croyance aux manifestations. Je connais le juge Edmonds depuis trente ans, j'ai appliqué les lois dans les mêmes cours de justice, j'ai été avec lui sénateur de New-York, j'ai été son collègue à la Cour de correction des erreurs, la plus haute Cour de l'Etat. Depuis ce temps il a été juge à la Cour Suprême et plus récemment à la Cour d'Appel où il occupe un rang distingué et bien mérité parmi les juges éminents de cette Cour, dernier ressort de la justice de l'Etat de New-York. Je le tiens pour un homme d'une éducation classique achevée, pour un jurisconsulte doué des qualités de pénétration et de sûreté de vues, et par dessus tout je l'estime comme un homme d'une intégrité irréprochable. Sachant tout cela, j'en conclus que s'il croit aux manifestations, c'est qu'elles méritent tout au moins qu'on s'en occupe. »

Outre cette lettre, le gouverneur Tallmadge en publia plusieurs autres adressées à quelques-uns des personnages les plus distingués du pays, qui étaient ses amis intimes. Comme elles sont toutes remplies d'incidents du caractère le plus étonnant, leur lecture excita l'intérêt et la surprise la plus grande, surtout si l'on considère la nature indiscutable de l'autorité dont elles émanent. La place dont nous disposons ne nous permet d'en reproduire qu'une ou deux, et nous choisirons d'abord une lettre adressée par le gouverneur Tallmadge à Mme Hélène N. Witman, le célèbre poète de Rhode-Island.

Cette lettre a déjà été publiée en substance, mais celle que nous donnons est copiée des manuscrits fournis par l'honorable écrivain lui-même ; elle diffère donc quelque peu de ce qu'on connaît, et il est probable que ces notes prises immédiatement après les manifestations contiennent une expression plus fidèle des sentiments de l'écrivain que l'article qui fut publié.

Baltimore, 12 avril 1853.

« L'hon. N. P. Tallmande à Mme Helen N. Witman.

Chère Madame. Je profite de quelques instants où je suis retenu ici pour vous faire un récit plus complet des manifestations physiques auxquelles une précédente lettre fait allusion.

Dans ce récit je me bornerai à celles qui disent provenir de l'Esprit de John C. Calhoun. J'ai reçu de lui de nombreuses communications depuis le commencement de mes recherches. Je les ai obtenues par les raps, par l'écriture, par un médium parlant, et elles sont du caractère le plus extraordinaire... A l'arrivée des demoiselles Fox, à Washington, en février dernier, j'allai les voir, et je reçus aussitôt une communication disant venir de Calhoun. Je posai alors mentalement la question suivante :

« Pouvez-vous faire quelque chose pour me confirmer la vérité de ces révélations et enlever de mon esprit toute ombre d'incrédulité ? »

A quoi je reçus la réponse suivante :

« Je vous ferai une communication lundi à 7 h. 1/2. Ne manquez pas de venir ici. Je vous donnerai alors l'explication. John C. Calhoun. »

Je dois faire remarquer ici que *toutes* les communications dont il est question dans cette lettre furent dictées au moyen de l'alphabet, les lettres étaient frappées une à une et inscrite par moi au fur et à mesure jusqu'à ce que le mot, ou la phrase, fut achevé.

Je vins donc le lundi convenu, et reçus la communication suivante :

« Mon ami, on vous adresse souvent la question : Quel bien peut-il résulter de ces communications ? Je vous répondrai : Elles ont pour but d'harmoniser l'humanité, et de convaincre les sceptiques de l'immortalité de l'âme. »

J'interromps ici mon récit pour faire remarquer qu'étant à Bridgeport en 1850, j'ai reçu, par un autre médium, une communication d'un Esprit se disant W. E. Channing, qui rappelle fortement la phrase ci-dessus. En réponse à la question : Que se proposent les Esprits par ces manifestations ? il fut épelé : « Unir l'humanité et convaincre les sceptiques de l'immortalité de l'âme. »

Pendant la communication ci-dessus, à Washington, la table s'agitait de côté et d'autre, et quand nous nous fûmes tous reculés de façon que personne ne pût la toucher, le plus proche de nous étant au moins à deux pieds d'elle, elle s'agita, absolument sans contact, s'écarta de trois à quatre pieds, et reprit sa première position. La même chose se reproduisit du côté opposé, puis un côté se leva quelques instants et elle retomba sur le parquet. Désireux de connaître son poids, car c'était une lourde table de salle à manger, capable de contenir une douzaine de personnes, je plaçai les

mains dessous et j'essayai de la soulever, mais je ne pus la lever d'un pouce. Alors je me mis debout, et j'exerçai toute ma force, mais inutilement. Je priai alors les trois dames de m'aider et tous ensemble nous fîmes effort pour la soulever jusqu'à ce que le dessus de la table en craquât, mais sans la bouger. Je m'aperçus alors qu'une force spirituelle la fixait au sol et je dis :

« Les Esprits veulent-ils me permettre de soulever la table ? »

Aussitôt je pus l'enlever seul et sans le moindre effort.

Après cela, le dialogue suivant s'engagea :

D. — Pouvez-vous soulever la table entièrement du sol pendant que je serai dessus ?

R. — Oui, donnez-moi la table carrée.

La table en question était en cerisier, elle avait quatre pieds, c'était une assez grande table à thé. On l'apporta, on leva les battants, et je m'assis au milieu. Les trois dames posèrent dessus leurs mains, augmentant ainsi le poids de 200 livres qui s'y trouvait déjà. Deux pieds se levèrent d'abord du sol, puis les deux autres se mirent au niveau des premiers, et la table entière resta suspendue en l'air à six pouces du sol. Etant assis dessus, je sentais un mouvement doux, comme si elle flottait. Elle resta quelques instants suspendue et redescendit doucement.

A une réunion suivante, l'Esprit qui se disait mon ami Calhoun me dit d'apporter trois sonnettes et une guitare pour montrer son pouvoir physique. J'apportai donc des sonnettes de grandeurs différentes, la plus grande était une sonnette de table. On mit sous la table un tiroir retourné et les sonnettes dessus.

Nous nous assîmes, les trois dames et moi, en plaçant nos mains sur la table. Les sonnettes se mirent à jouer un carillon rhythmé pendant que de nombreux coups marquaient la mesure.

Quand les coups eurent cessé, les sonnettes se mirent à sonner violemment pendant plusieurs minutes, elles se posèrent sur mon pied, puis vinrent frapper la table assez violemment pour faire sauter les flambeaux.

Lorsque le bruit eut cessé je sentis distinctement une main saisir mon pied, ma cheville et mon genou à plusieurs reprises. On me dit de placer la guitare sur le tiroir. Nous nous assîmes comme précédemment. La guitare résonna d'abord doucement et modula un accompagnement, puis les notes prirent plus de force et une symphonie fut hardiment attaquée. Les sons diminuèrent, et s'affaiblirent dans le lointain, puis ils allèrent encore en se renforçant et enfin s'éteignirent en des accords d'une beauté indéfinissable.

J'ai entendu jouer de la guitare par les mains les plus habiles, mais je n'aurais jamais cru cet instrument capable d'émettre des sons d'une beauté, d'une puissance, d'une grandeur aussi impressionnantes que ceux que j'en-

tendis cette nuit-là. Quand la musique eut cessé, les raps épelèrent : « C'est ma main qui vous a touché ainsi que la guitare. Calhoun ».

Le phénomène suivant se produisit à la prochaine séance avec les demoiselles Fox. Il y avait là : le général Hamilton, le général Waddy Thompson, de la Caroline du Sud, et moi. On nous dit de placer la Bible fermée sur un tiroir sous la table. C'était une petite bible de poche imprimée très fin.

Pendant quelque temps de nombreux raps battirent une marche que nous avions demandée. Ils s'affaiblirent comme des pas qui s'éloignent et cessèrent entièrement et d'autres raps ayant donné le signal de l'alphabet épelèrent ce seul mot : « Regardez ».

Je pris le livre avec précaution, car il était ouvert et je voulais m'assurer de l'endroit. On épela : « Lisez » en donnant les numéros des versets qu'on désirait que je lise. Pendant cette lecture de violents coups accentuèrent avec une force étrange les sentiments exprimés.

Le livre était ouvert à l'évangile de saint Jean, chap. III ; les versets à lire étaient les suivants :

« 8 — L'Esprit souffle où il veut et tu entends sa voix, mais tu ne sais ni d'où il vient ni où il va. Il en est de même de quiconque est né de l'Esprit.

« 11. — En vérité, en vérité, je vous le dis : nous parlons de ce que nous savons, et nous attestons ce que nous avons vu ; mais vous ne recevez pas notre témoignage.

« 19. — Et ceci est la condamnation : que la lumière est venue dans le monde et que les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière, parce que leurs actes sont mauvais.

« 34. — Car celui que Dieu a envoyé dit les paroles de Dieu, car Dieu ne donne pas l'esprit par mesure ».

Après cela on me dit de placer plusieurs feuilles de papier à lettre avec un crayon sur le tiroir sous la table. Bientôt nous entendîmes le bruit du crayon sur le papier et on frappa : « Prenez et taillez le crayon. » Je regardai sous la table et ne trouvai pas d'abord le crayon ; en continuant à chercher je le trouvai à 3 ou 4 pieds de là, la mine brisée. Je le taillai donc et le replaçai sur le tiroir. J'entendis encore le bruit du crayon, et quand les raps nous dirent de ramasser le papier nous trouvâmes bien des griffonnages des deux côtés, mais rien de lisible. Les raps épelèrent : « Le pouvoir n'est pas assez fort ce soir, mais je désire vous convaincre que je puis écrire. Si vous venez vendredi à sept heures précises, j'écrirai une phrase courte. John C. Calhoun ».

Nous arrivâmes donc au rendez-vous, nous nous assîmes comme d'habitude les mains posées sur la table. Je déposai mon porte-crayon d'argent sur le tiroir placé sous la table, et m'étant mis en communication par les raps

avec l'esprit de Calhoun, je dis : « Mon ami, je désire que la phrase soit de votre propre écriture, afin que vos amis vous reconnaissent bien. » Il répondit : « Vous reconnaîtrez l'écriture ». Bientôt nous entendîmes le mouvement rapide du crayon, le froissement du papier, et les mouvements du tiroir. On me dit alors de regarder sous le tiroir. Je trouvai mon crayon en dehors du tiroir, les feuilles que j'avais placées dessus étaient à l'intérieur, en désordre, et sur la feuille du dessus il y avait écrit :

« I'm with you still ». (Je suis encore avec vous.)

J'ai montré cette phrase au général Hamilton, ancien gouverneur de la Caroline du Sud, au général Waddy Thompson, ancien ministre du Mexique, au général Robert Campbell, de la Havane, ainsi qu'à d'autres amis intimes de M. Calhoun. Je l'ai montrée aussi à l'un de ses fils, et tous ont affirmé que c'était un *fac-simile parfait de l'écriture de John C. Calhoun.* Le général Hamilton et la générale Macomb, qui possèdent beaucoup de lettres particulières de Calhoun, ont indiqué comme particulièrement significatif l'habitude constante qu'il avait d'abréger *I am* en *I'm* ; de sorte que cette phrase : « I'm with you still » toute courte qu'elle soit, caractérise nettement et son style et son genre.

Très sincèrement votre
N. P. TALLMADGE ».

VICTOR HUGO ET LE SPIRITISME

Au moment même où paraissait notre article sur *le Centenaire de Victor Hugo* (numéro de mars dernier), un érudit et très obligeant lecteur de la Revue nous écrivit qu'il se rappelait avoir lu quelque part un article du plus grand intérêt au sujet des communications obtenues avec la table chez Victor Hugo, à Jersey : un esprit avait dicté des vers d'une magnifique envolée qui avaient fait sur le grand poète lui-même une très vive impression. Nous priâmes notre aimable correspondant de poursuivre les recherches qu'il avait commencées ; et peu de jours après, nous recevions de lui communication d'un numéro du *Journal* du 17 juillet 1899, dans lequel se trouvait précisément l'article en question. Il vient s'ajouter très à-propos à la série des documents que nous avons publiés ou rappelés ; et nous pensons que les lecteurs de la Revue ne seront pas fâchés d'en prendre connaissance.

Cet article, intitulé : *La querelle des spirites*, n'est pas autre chose qu'un interview de Camille Flammarion par un spirituel chroniqueur du *Journal* et motivé par la prétendue apostasie, — en matière de spiritisme, — de l'illustre astronome.

On se rappelle que ce dernier, au cours d'une étude publiée en mai 1899 dans les *Annales politiques et littéraires*, avait émis certaines opinions qui, faussement interprétées et rapportées par quelques journaux, avaient soulevé dans la presse, dans le public et parmi les spirites, un assez gros émoi. Cet émoi, chez les spirites, n'avait pu être apaisé que grâce à la publication d'un interview, signé Ed. Bourgès, dans le *Figaro* du 10 juillet, et reproduit dans la *Revue Spirite* du mois d'août suivant.

Il faut croire que, pour une partie de la presse, cet interview avait passé inaperçu, puisque c'est vingt jours après que le *Journal* publiait l'article de M. Paul Bonhomme, contant sa visite à Juvisy. Le voici presque en entier, sauf quelques lignes sans importance du préambule et de la fin.

« Le facteur, précisément, venait d'apporter un paquet de coupures de journaux, commentant la « lettre retentissante » et la déclaration » du grand astronome, et ce fut avec un sourire d'aimable ironie que le destinataire accueillit cette volumineuse communication. En effet, à l'encontre de ce que l'on suppose, il n'avait depuis le bruit fait autour de l'incident, ni écrit une ligne, ni prononcé un mot qui pût justifier le reproche qu'on lui adresse.

Sa prétendue « lettre rendue publique » est de pure invention. Ses soi-disant confidences n'ont jamais été faites. Je crois donc avoir eu la primeur de ses déclarations sur la question.

Pour tout dire d'un mot, le célèbre « Flamm », comme on l'appelle familièrement dans la maison, a toujours eu sur le spiritisme les idées qu'il professe aujourd'hui. Ce n'est donc pas un « lâcheur », mais un curieux qui cherche, qui interroge, qui veut éclairer sa religion de savant, en suivant la seule méthode permettant d'aboutir à des conclusions positives ; et les siennes ont toujours été passionnément discutées.

Quand, il y a trente ans, il proclama que l'astronomie allait se transformer, qu'elle cesserait de s'arrêter aux mathématiques pour étudier la constitution *physique* des autres mondes, on cria à l'hérésie. Le Verrier plus poli, le traita de poète. Or, s'il est parfois affirmatif, parfois aussi il fait des réserves.

C'est d'une de ces réserves que la querelle actuelle est née.

— Ai-je, comme on me le reproche, abjuré avec éclat les recherches spirites, en soutenant que tous les spirites sont des hallucinés ? Rien n'est moins exact, me déclare mon illustre interlocuteur.

A 18 ans, j'assistais aux séances de la société spirite d'Allan Kardec ; et, dès cette époque, j'émettais, à propos des communications signées *Galilée* les mêmes doutes sur l'identité des esprits qui se communiquent. On croyait alors que « Jupiter » était un monde délicieux et charmant, favorisé d'un printemps perpétuel. Je fis mes réserves ; et c'est ainsi que j'ai été conduit à présumer qu'il y avait là, très souvent, des reflets de la pensée des expérimentateurs ; pas autre chose. Or, l'hypothèse même du reflet de la pensée n'explique pas tout ; et j'estime qu'il y a des forces inconnues aussi dignes d'être étudiées que tous les problèmes scientifiques.

Quant à l'origine de la discussion actuelle, la voici : Je termine, en ce moment, un ouvrage dont j'ai publié des fragments dans les *Annales*. L'un de ces chapitres traite des communications obtenues par Victor Hugo, à Jersey, à l'aide de coups

frappés par le pied d'une table ; et j'en signale de curieuses, notamment celle-ci :

Mme Victor Hugo et son fils François étaient presque toujours à la table. Vacquerie et quelques autres ne s'en approchaient qu'alternativement. Hugo jamais. Il remplissait le rôle de *secrétaire*, écrivant à l'écart — sur des feuillets — les dictées de la table qui frappait du pied, à raison d'un coup pour la lettre A, de deux coups pour la lettre B, etc.

En général, la table, consultée dans ces conditions, annonçait immédiatement la présence de poètes, tels que Molière, Shakespeare, Camoëns ; d'auteurs dramatiques et d'autres personnages célèbres, tels que Galilée, Alexandre le Grand, etc... Mais, la plupart du temps, lorsque ces esprits étaient consultés et qu'on les interrogeait, la table, à la place du nom qu'on attendait, frappait celui d'un être imaginaire, de « l'Idée » ou de « l'Ombre du Sépulcre ». Je dois dire, pourtant que Galilée a signé, au moyen de cette transmission, des pages admirables sur l'astronomie.

Or, un jour, les esprits, qui répondaient souvent en vers aux questions posées, demandèrent qu'on les interrogeât également en vers. Victor Hugo prépara deux questions, et, le lendemain Molière ayant répondu à l'appel, l'auteur de la *Légende des Siècles* lui dit :

Les rois et vous, là-haut, changez-vous d'enveloppe ?
Louis quatorze, au ciel, n'est-il pas ton valet ?
François premier est-il le fou de Triboulet,
Et Crésus, le laquais d'Esope ?

Molière resta muet.

— Qui est donc là ? demanda-t-on à la table.

– L'ombre du Sépulcre... répondit-elle.

Et elle dicta :

Le Ciel ne punit pas par de telles grimaces
Et ne travestit pas en fou François premier;
L'Enfer n'est pas un bal de grotesques paillasses
Dont le noir châtiment serait le costumier.

Un peu déconcerté de la familiarité de la leçon, Victor Hugo, insistant pour s'adresser à Molière, posa la seconde question.

VICTOR HUGO A MOLIÈRE

Toi qui du vieux Shakespeare as ramassé le ceste,
Toi qui, près d'Othello, sculptas le sombre Alceste,
Astre qui resplendis sur un double horizon,
Poète au Louvre, archange au ciel, ô grand Molière,
Ta visite splendide honore ma maison.
Me tendras-tu, là-haut, ta main hospitalière ?
Que la fosse pour moi s'ouvre dans le gazon ;
Je vois sans peur la tombe aux ombres éternelles ;
Car je sais que le corps y trouve une prison
Mais que l'âme y trouve des ailes !

On attendit. Molière ne répondit pas. C'était encore l'Ombre du Sépulcre qui parlait. Et vraiment nul ne peut lire sa réponse sans être frappé de son ironique grandeur :

Esprit qui veux savoir le secret des ténèbres,
Et qui, tenant en main le terrestre flambeau,
Viens, furtif, à tâtons, dans nos ombres funèbres,
Crocheter l'immense tombeau,
Rentre dans ton silence et souffle tes chandelles,
Rentre dans cette nuit d'où quelquefois tu sors,
L'œil vivant ne lit pas les choses éternelles,
Par dessus l'épaule des morts!

La leçon était dure. Indigné de la conduite des esprits, Victor Hugo jeta son cahier et quitta la salle.

Il faut reconnaître que les communications dictées par la table sont d'une grande élévation de pensée et d'une langue superbe. L'auteur des *Contemplations* a toujours cru qu'elles émanaient d'un être extérieur, indépendant de lui, parfois même hostile, discutant avec lui et le rivant à sa place ; et pourtant en parcourant ces trois cahiers — car ils ont été conservés — on ne peut se défendre de l'idée que c'est là du « Victor Hugo ». C'est du Victor Hugo que l'on entend ; parfois même du Victor Hugo sublime.

Loin de moi la pensée d'accuser un seul instant ni Victor Hugo, ni Vacquerie, ni aucun des assistants d'avoir triché, d'avoir consciemment créé des phrases pour les reproduire par le mouvement de la table. A cet égard, pas de discussion.

Il ne reste donc que deux hypothèses : ou une action inconsciente de l'esprit de Victor Hugo, de Vacquerie, d'un ou plusieurs des assistants ; ou la présence d'un esprit indépendant.

Eh bien ! nous dit en concluant M. Camille Flammarion, quant à moi, j'admets les deux hypothèses, sans me prononcer encore pour l'une à l'exclusion de l'autre, et en déclarant que l'une comme l'autre est pleine de difficultés. On ne conçoit, en effet, ni comment Victor Hugo, qui n'était pas à la table, puisqu'il remplissait à distance le rôle de secrétaire, a pu sans en avoir conscience, agir sur la table pour la mouvoir et lui faire dicter cette splendide réponse, ou agir également à son insu sur les cerveaux présents ; ni comment, d'autre part, un esprit invisible et anonyme a pu répondre ainsi par le style même du poète. Je me rappelle avoir souvent discuté avec Victor Hugo lui-même, et jamais nous n'avons pu conclure...

Ces cas se renouvellent journellement ; mais les spirites convaincus de l'identité des esprits n'admettent pas la discussion. Peut-être ont-ils tort. Voilà tout ce qui nous sépare.

Par conséquent, le problème psychique se pose et n'est pas résolu.

Ce que j'affirme, c'est que nous ignorons beaucoup de choses. Or, c'est en cherchant qu'on trouve...

PAUL BONHOMME.

Il semble qu'après Victor-Hugo et C. Flammarion il n'y ait plus rien à dire. Nous nous permettrons cependant quelques réflexions.

On nous dit qu'en parcourant les trois cahiers de communications obtenues par Victor Hugo, on ne peut se défendre de l'idée que c'est là du « Victor Hugo ». Qu'y a-t-il d'étonnant à cela ? Ne se fréquentent ordinairement, que ce soit en haut, que ce soit en bas, que les esprits qui se ressem-

blent. Victor Hugo ne pouvait avoir affaire qu'à trois sortes d'esprits : des inférieurs, des égaux ou des supérieurs. Nous pouvons écarter tout de suite les inférieurs, dont il se serait vite lassé, et qui, d'ailleurs, on le comprend, auraient été les premiers à ne pas oser aborder un pareil questionneur dans le cénacle d'élite qui l'entourait. Reste les égaux et les supérieurs. Pour ces derniers, on peut très bien admettre qu'ils n'aient pas jugé le moment venu d'ouvrir plus grandes les portes mystérieuses de l'au-delà, sinon au poète lui-même, du moins à d'autres que lui. Et cela résulterait de la réponse qui lui fut faite, non par Molière interrogé, mais par ce personnage énigmatique qui se nomme lui-même: « L'Ombre du Sépulcre ». Imaginons cependant que ces portes aient été entr'ouvertes jusqu'à laisser tamiser quelques rayons éblouissants pour le poète. Eh bien ! croit-on que cela aurait converti la masse? Ses enthousiasmes, ses extases n'auraient-ils pas été mis sur le compte d'une imagination de poète en délire ? Est-ce que, parmi ses admirateurs mêmes, il n'en est pas beaucoup, à l'heure qu'il est, qui relèguent au dernier plan, dans ses œuvres, ce que, nous spiritualistes, nous y admirons le plus? N'entend-on pas dire fréquemment de lui, et cela le plus respectueusement du monde, ce qu'on disait déjà, dans l'antiquité, d'Homère : *Sœpe dormitat Homerus*; souvent Homère sommeille ?

Assurément, on ne peut admettre, dans le cas qui nous occupe, que ce soit V. Hugo qui ait voulu se donner une leçon à lui-même ; et, d'autre part, la vénération qu'avaient pour lui ceux qui l'entouraient était trop grande pour qu'on puisse leur supposer une pensée hostile au poète, pensée qui se serait réfletée chez le médium, lequel, de son côté, l'aurait transmise inconsciemment par des coups frappés. — Reste la question du langage. Eclaircissons ce point. Pour les esprits, il n'y a pas de langages articulés, analogues à ceux auxquels nous sommes habitués. C'est, comme le dit Falcomer, la faculté de lire la pensée qui constitue, après la mort, le langage de l'esprit, et ce langage, sans signification pour les incarnés, peut être sonore et lumineux pour les esprits. Quoi de surprenant, dans ces conditions, que « l'Ombre du sépulcre », lisant la pensée et, par conséquent, ayant une notion précise de la forme du langage de son interlocuteur, s'en soit servi pour lui dicter sa réponse ?

Existe-t-il un écrivain français qui ait un style supérieur à celui de V. Hugo ? qui apporte, dans l'expression de sa pensée, plus de clarté, d'harmonie et de grandeur? — S'il n'y en a pas, nous ne pouvons pas concevoir d'esprit, quelque grand qu'il soit, employant, pour lui répondre, une autre manière que la sienne d'exprimer sa pensée. Le Christ lui-même ne parlait-t-il pas le langage de ceux qui l'entouraient pour se faire comprendre d'eux ? Ne recourait-il pas fréquemment, dans son enseigne-

ment à ses disciples ou à la multitude, à des paraboles, c'est-à-dire à des images qui leur étaient familières ? N'a-t-il pas dit, lui, qu'il était envoyé par son père ? N'a-t-il pas fait ce qu'on appelait des miracles ? N'a-t-il pas prêché la doctrine la plus admirable qui fut jamais et dont le spiritisme n'est aujourd'hui que l'écho ? Et cependant, combien en est-il encore qui disent, comme les soldats chargés de le garder sur le calvaire : Lorsque Jésus était attaché sur la croix, il n'a pu se sauver..... Donc, le problème psychique n'est pas résolu ; il se pose toujours ? On nous dit aujourd'hui qu'il y a des esprits. — La preuve. — Cette preuve, on l'a tous les jours ; et l'on ne s'en va pas moins répétant : le problème psychique n'est pas résolu : rien n'est moins douteux. Eh bien ! non il ne le sera jamais pour tout le monde, parce que ce n'est pas possible, du moins tant que notre planète méritera d'être classée dans les mondes inférieurs. Mais croyez bien qu'il a été et qu'il sera résolu pour les hommes de bonne volonté, qui ont des oreilles pour entendre et des yeux pour voir. Et Victor Hugo était de ces derniers, si l'on s'en rapporte au témoignage de ses écrits postérieurs aux communications de Jersey.

Dans *Les Misérables* (livre VII, chap. VIII), il dit ceci :

« Nous saluons qui s'agenouille.

« Une foi ; c'est là pour l'homme le nécessaire. Malheur à qui ne croit à « rien !.....

« ..... nous croyons qu'un perpétuel souvenir du tombeau convient aux « vivants...

« Il y a la conscience matérielle ; nous la voulons. Il y a aussi la grandeur « morale ; nous y tenons.

« Les esprits irréfléchis et rapides disent ;

« — A quoi bon ces figures immobiles du côté du mystère ? A quoi servent-« elles ? Qu'est-ce qu'elles font ?

« Hélas ! en présence de l'obscurité qui nous environne et qui nous attend, ne sachant pas ce que la dispersion immense fera de nous, nous répondons : Il n'y a pas d'œuvre plus sublime peut-être que celle que font ces âmes. Et nous ajoutons : Il n'y a peut-être pas de travail plus utile.

« Il faut bien ceux qui prient toujours pour ceux qui ne prient jamais.

« Pour nous, toute la question est dans la quantité de pensée qui se mêle à la prière.

« Leibnitz priant, cela est grand, Voltaire adorant, cela est beau. *Deo erexit Voltaire.*

« Nous sommes pour la religion contre les religions.

« Nous sommes de ceux qui croient à la misère des oraisons et à la sublimité de la prière ».

Cette foi de V. Hugo, exposée en termes si nets, si graves et si profonds, n'était pas une foi vague, faite de mots vides ; mais une foi solide basée sur

la certitude de l'immortalité de l'âme. C'est lui-même qui avait inscrit sur « le fauteuil des ancêtres », à Hauteville-House, ces mots expressifs et grandioses qui parlaient à tous ceux qui s'asseyaient à l'entour : *Absentes adsunt* ; les disparus, ceux qu'on croit absents, sont là, près de nous. On voyait et on sentait là comme une évocation perpétuelle aux invisibles bien-aimés.

Ces idées sur la mort et l'immortalité, qu'on trouve répandues dans toute l'œuvre du grand poète, n'étaient pas le fruit d'un engouement passager ou même de quelques années. Elles l'ont, si nous pouvons nous servir de cette expression, hanté jusqu'à son dernier souffle.

Il avait dit quelque part, dans *Les Misérables* :

« La mort, c'est l'entrée dans la grande lueur ».

Le dernier vers qu'on entendit sortir de sa bouche fut la confirmation émouvante de cette pensée là :

« C'est ici le combat du jour et de la nuit. »

L'immortel poète luttait avec la nuit qui l'envahissait et l'étreignait et son regard presque éteint, fuyant l'ombre, percevait déjà les rayons de la grande lueur dans laquelle son âme triomphante allait entrer.

ALGOL.

LA SCIENCE DES RELIGIONS

I

L'UNITÉ DES RELIGIONS

C'est sous ce titre qu'a été publié, dans les dernières années du siècle qui vient de finir, un travail de haute valeur dont l'auteur appartenait à l'illustre famille des Burnouf, tous linguistes, philologues, orientalistes et pourvus d'une érudition d'ordre absolument supérieur.

C'est l'origine des religions, disons plutôt de la religion, qu'Emile Burnouf a prise pour sujet de sa savante étude et c'est ce travail que nous allons analyser, ici, en essayant d'en faire ressortir la portée profonde et originale aux yeux de ceux-là mêmes que ne préoccupent pas d'habitude des questions de cette nature, en nous réservant de terminer cette exposition par quelques réflexions et commentaires qui, mettant en parallèle les découvertes de la philologie, avec les données de la Doctrine spiritualiste, pourront, nous l'espérons du moins, fournir aux lecteurs de la *Revue spirite* quelques aperçus intéressants.

Constatons tout d'abord, dit notre auteur, qu'à côté des opinions plus ou moins partiales de certains écrivains spéciaux qui, si difficilement, s'affranchissent d'un certain atavisme parfois inconscient, il s'est formé, dans le

public, un ensemble d'idées qui, résumant les découvertes des érudits proprement dits, ont peu à peu constitué ce qu'on appelle « la science » aussi parfaitement exempte de toute tendance confessionnelle qu'elle est dégagée de préjugés et de partis pris.

Il est bon de remarquer, d'autre part, que les auteurs de cette science sont aussi nombreux que divers. L'on trouve parmi eux des historiens, des linguistes, des archéologues, voire même des artistes, par la raison toute simple que les idées religieuses d'un peuple marquent comme d'un sceau caractéristique presque tous les produits de la civilisation. Aussi, est-ce non d'hypothèses plus ou moins ingénieuses que va résulter la solution du problème de l'origine des religions, mais bien de faits indéniables que l'érudition contemporaine a constatés avec preuves à l'appui.

Un fait qui prime tous les autres, dans l'étude de la question qui nous occupe ici, c'est que l'examen d'une religion prise au hasard nous la montre comme cherchant à s'isoler de toutes les autres. Chacune se déclare autonome, indépendante et dans le cas où l'une d'entre elles consent à se rattacher à telle autre religion qui lui fut antérieure, c'est à la condition expresse de ne la considérer que comme la préparation des doctrines, dogmes, rites et symboles qu'elle a, elle-même, parachevés plus tard.

C'est ainsi, entre autres, que la religion chrétienne ne se considère nullement comme l'épanouissement normal du judaïsme dont elle déclare n'être pas issue, mais bien comme la réalisation définitive de la simple préfiguration qu'avait imaginée l'ancienne alliance. En tout état de cause, ce n'est pas le Judaïsme qui pourrait s'autoriser de telle ou telle prétention d'indépendance. On sait, aujourd'hui, que l'Adam de l'Ancien Testament, tout comme son paradis terrestre, ne sont rien de plus que des mythes venus du dehors et empruntés à des peuples qui ne connaissaient même pas l'hébreu. Autant l'on peut en dire des cultes grecs qui, bien que se disant autochtones, n'en sont pas moins venus de la Haute-Asie, si bien que les personnages des dieux grecs et en particulier celui d'Orphée ont été reconnus dans certaines personnalités déjà désignées par le Véda.

La question change du tout au tout en ce qui concerne le Brâhmanisme. A mesure que l'on recule vers le passé et particulièrement vers le passé oriental, l'on constate que les revendications d'indépendance des vieilles religions se formulent avec une énergie de plus en plus catégorique. Les Brâhmanes affirment que dans le Véda, leur plus antique monument religieux, la vérité leur a été enseignée par Manou à qui Dieu, lui-même, l'avait directement révélée. Et quant à l'origine du Véda lui-même, elle n'est pour eux l'objet du moindre doute. C'est, disent-ils, Brâhma qui l'a composé, étant tout à la fois le poète, la théologie et le théologien. Nulle part la révélation divine et l'originalité absolue d'une religion n'ont été énoncées en

termes aussi formels qu'elles l'ont été chez les Brâhmanes,et en confirmation de cette assurance, il faut bien avouer que la science est contrainte de leur concéder cette primauté d'origine.

Il est aujourd'hui démontré que les cultes si variés de l'ancienne Grèce sont, pour la plupart, sinon tous, originaires de l'Asie et cette origine, ce n'est ni chez les Sémites, ni chez les Indo-Perses qu'on la trouve, c'est dans un centre plus antique, primitivement occupé par la race Aryenne et d'où sont également issus les Perses, les Indous et les Grecs.

Les mêmes affirmations s'appliquent aux vieilles religions germaniques, scandinaves et européennes qui, toutes, se rattachent par d'indissolubles liens à la doctrine asiatique, si bien que les légendes, toutes aryennes, de ces contrées occidentales n'ont pu être effacées par les religions nouvelles.

En résumé, il n'est plus douteux, aujourd'hui, que tous les vieux cultes, aussi bien ceux de l'Europe centrale que ceux de l'Italie, de la Grèce, de la Perse et de l'Inde, descendent sans exception d'une même source primordiale.

En ce qui concerne la religion des Juifs, nous ne pouvons que répéter qu'elle ne doit plus prétendre à l'originalité. Non seulement toute la première période des traditions juives est regardée comme un ensemble de mythes dont il est facile de trouver la signification, mais encore la seconde période qui s'étend de Moïse à David manque de tout caractère purement historique, étant donné le mélange que l'on y trouve de faits réels, associés à toutes sortes de légendes plus ou moins héroïques.

Reste la religion chrétienne, religion nouvelle en apparence, puisqu'elle ne semble dater que de dix-neuf siècles tout au plus et qui, en raison de cette apparition récente, semblerait pouvoir se targuer d'une indéniable originalité. C'est à tort qu'elle le ferait, car c'est de toutes les religions celle dont les véritables origines peuvent être le plus sûrement reconnues. Bien que son premier siècle ne nous ait laissé que peu de livres et qu'elle-même n'ait eu, pendant de longues années, qu'une existence sociale mystérieuse et péniblement soutenue, il nous est resté trois sources de documents tels que n'en a laissé aucune des religions de l'antiquité : ce sont les rituels, les dogmes écrits et les monuments figurés dont les catacombes de Rome offrent à elles seules une collection presque inépuisable. Eh bien, c'est à l'aide de ces documents que l'on a constaté que les dogmes chrétiens existaient longtemps avant l'époque de Jésus, incomplètement ou en secret chez le peuple juif, pleinement et ostensiblement chez les Perses. On connaît les tentatives qui furent faites à diverses reprises, depuis les règnes de Darius et de Xerxès, pour introduire les dogmes aryens dans le monde hellénique, tentatives qui eurent lieu tour à tour en Grèce, en pleine Athènes, puis en Egypte au temps des Prolémées et qui ne réussirent que

quand l'équilibre des idées put être rompu au profit des croyances perses. Et ce fut à cette époque que parut en Judée le Maître qui fonda la religion du Christ.

Il est difficile de dire à quel moment précis une doctrine commence à se répandre. Elle se prépare de loin et n'éclate jamais à l'improviste. Jean ne fut pas le seul précurseur du Christ, ou s'il le fut pour les Juifs qu'il baptisait, il ne le fut pas pour les Grecs, ni pour beaucoup d'Alexandrins, ni pour nombre de sectes habitant l'Egypte. Les stoïciens, Platon, Socrate lui-même et Pythagore, plus ou moins initiés aux doctrines ésotériques des sanctuaires égyptiens — sans compter les hommes de la même époque qu'on appelait orphiques et baptiseurs — tous croyaient et enseignaient des maximes venues du même point de l'Asie d'où émergèrent également les doctrines évangéliques. Or c'est en ce lieu d'origine qu'existait depuis longtemps déjà un monument plus antique qu'aucun autre et qui peut être considéré comme exprimant la pensée des Aryas primitifs. Ce monument, c'est le Véda et c'est des hymnes qui le composent que découle explicitement la doctrine fondamentale dont le sillage lumineux éclaira tous les siècles.

La religion est un acte d'adoration et l'adoration est à la fois un acte intellectuel et un acte d'amour. Or ces actes ne sont pas des abstractions, mais des réalités où l'homme est acteur depuis l'antiquité la plus lointaine, aussi bien dans les époques de haute civilisation que dans les âges de la plus grossière barbarie. Cette participation directe de l'homme au drame qui l'entoure et parfois l'accapare, cet élément organique joue dans l'histoire des religions le même rôle que la vie, dans la morphologie des corps organisés. Or, le fait immense de cet empire exercé par les religions sur les hommes, de cette puissance mystérieuse qui a rempli les cités de temples et d'autels, armé les nations les unes contre les autres, bouleversé les Etats renversé les dynasties — ce fait que n'expliquent ni l'archéologie, ni la linguistique, ni la philosophie elle-même, ne relève que de la vie latente, mais toute-puissante qui est tout à la fois la cause, l'attribut et la manifestation de ce phénomène social.

Oui, il y a, à la base des religions, disons plutôt de la religion, une idée fondamentale qui fournit l'interprétation des mystères et donne la clé des problèmes qui obsèdent l'humanité, par la raison qu'elle joue, nous l'avons dit, un rôle analogue à celui que remplit la vie, elle-même, dans la physiologie animale et végétale. Or, cette idée qui n'est plus aujourd'hui un mystère, vu qu'elle est énoncée d'un bout à l'autre des hymnes védiques, source originelle de toute conception religieuse — la voici résumée dans son entité vivante.

Trois phénomènes ont frappé l'intelligence des Aryas, dès les âges lointains où ils n'habitaient encore que les vallées de l'Oxus. Ces trois mani-

festations de la nature physique, d'une part, du monde invisible, de l'autre, sont *le mouvement*, *la vie* et *la pensée*.

Ces trois choses prises dans toute leur étendue, étudiées dans toutes leurs applications, embrassent si bien tous les phénomènes de la création, sont à ce point la clé de toutes les inconnues, que si l'on découvrait un principe qui les expliquât toutes, ce principe, qui ne pourrait être qu'une *force*, devrait fournir à lui seul l'universelle explication des choses.

Entrons dans le vif de la question. En regardant autour d'eux, les hommes d'alors s'aperçurent que tous les mouvements des choses inanimées procèdent d'une seule cause : la chaleur qui, elle-même, se manifeste sous la triple forme de la foudre qui éclate dans les airs, du feu qui brûle sur la terre et du vent qui, à sa surface, souffle, entraîne, brise ou renverse.

C'est au sein des nuées qu'est enfermée la foudre, mais avec quelle facilité elle déchire et fait voler en éclats les parois inconsistantes de sa flottante prison.

Il en est tout autrement pour la conservation du feu terrestre qu'enserrent les matières végétales dans leurs tissus où s'est incorporée la chaleur du soleil. C'est pendant des années, dans le bois, pendant des milliers de siècles, dans la houille, qu'il attend l'étincelle libératrice. Aussi, quand elle vient à lui, avec quelle ardeur il s'élance de sa prison et combien joyeuses dansent ses flammes, sur le cadavre du bois noir qu'elles réduisent en cendres.

Quant au vent, c'est encore de la chaleur qu'il résulte, par suite de la raréfaction ou de la condensation qu'elle effectue dans l'air atmosphérique.

Est-il besoin de répéter ici — ce que sait tout le monde, du reste — que c'est le soleil qui réduit les eaux terrestres en vapeurs invisibles, qu'il les électrise et en fait jaillir la foudre, alors que, d'autre part, ces vapeurs, en se condensant en pluies, alimentent les sources, font couler les rivières et rouler les fleuves vers l'océan dont les vagues, toujours agitées par les vents, portent d'un continent à l'autre d'autres nuées que soutire des mers une incessante évaporation. Et c'est ainsi que, moteur universel de cette colossale machine hydraulique, fonctionne le soleil, source de toute chaleur, créateur de toute vie.

Faisons remarquer, en passant, que le terme quelque peu abstrait de chaleur fut, dès l'origine, remplacé par les Aryas par le mot de feu (*Agni*), élément visible et concret, principe réel auquel ils attribuèrent tous les mouvements des corps inanimés.

(*A suivre*) ED. GRIMARD.

LE JOURNAL DE LIVERMORE

(*Suite et fin*) (1).

Samedi soir, 28 *décembre* 1861. « Dans ma propre maison et dans ma chambre qui fut soigneusement examinée et la porte fermée à clef par moi. Peu après que le gaz eût été éteint, la lumière spirituelle parut et les raps nous dirent de la suivre à travers la chambre jusqu'à la fenêtre qui était fermée par d'épais rideaux pour exclure la lumière de la rue. Les raps épelèrent ce qui suit : « Je viens, je viens dans un nuage. » Aussitôt la lumière devint très vive, le « nuage » apparut contre le rideau, en partie suspendu, tandis que le visage et la forme de ma femme y étaient projetés jusqu'à la ceinture par un effet stéréoscopique. Des fils de la Vierge, entremêlés de violettes et de roses, entouraient sa tête ; elle tenait en main une fleur naturelle, qui fut placée sous mon nez, et qu'on retrouva ensuite sur mon bureau ; elle avait été prise par l'Esprit dans une corbeille de fleurs placée sur la table au milieu de la chambre. On nous dit de remarquer sa robe qui semblait de flanelle blanche fine bien ajustée. L'Esprit s'appuyait sur sa main droite; la manche de la robe était retournée avec soin. En réponse à ma demande si ce que je voyais n'était pas une sorte de bas relief, on me répondit : « Non, vous voyez la vraie forme de l'Esprit. Remarquez que je suis en bonne santé et non comme il y a un an. » Cette apparition est nouvelle et toute différente de celles du début. Elle s'est effectuée sans bruit ni démonstration d'aucune sorte ».

Jeudi soir, 23 *janvier* 1862. « Ma femme a fait son apparition debout près de la porte. Elle était vêtue d'une délicieuse robe blanche enveloppée de gaze bleue. Un ruban blanc était noué ou attaché autour de sa taille et une belle écharpe de soie blanche passait en diagonale au travers de sa poitrine. Dans sa main elle tenait près de son visage un petit miroir ovale d'environ 2 pouces de diamètre. Nous avions déjà vu ce miroir auparavant, mais d'assez loin. Cette fois je résolus de l'examiner de près et je m'approchai à 6 ou 8 pouces. Il paraissait en verre et reflétait parfaitement les objets et non pas seulement la lumière, mais j'y vis mon propre visage. Le doigt que l'Esprit tenait devant s'y reflétait avec tous ses mouvements. Nous demandâmes de faire certains mouvements avec ce doigt, qui les fit, et la glace mystérieuse les renvoya. Les fleurs que l'Esprit portait dans ses cheveux et sur lui semblaient naturelles. Il avait sur le front une couronne de fleurs, au milieu de cette couronne il y avait un bouton ou une fleur noir et

(1) Voir la *Revue* d'avril 1902.

or sur fond blanc. L'Esprit me prit une feuille de papier sur laquelle j'avais écrit une question et la tint entre le miroir et lui ; le miroir se détachait ainsi sur le papier d'une façon saisissante. La lumière éclairait vivement tout l'Esprit qui, pendant que nous le regardions attentivement, disparut subitement avec un bruit saccadé. Les raps nous dirent : « L'électricité est très forte. Nous avons fait cela pour vous montrer avec quelle rapidité nous pouvons disparaître. » Peu après l'Esprit revint aussi réel qu'auparavant. La lumière se plaça ensuite sur le sol près de la porte et resta ainsi pendant vingt minutes, à 10 pieds du médium, pendant que nous étions retirés au milieu de la chambre. On nous dit alors d'ouvrir la fenêtre pour laisser entrer de l'air afin que l'électricité puisse se dissiper. Dès que l'air frais fut entré, la lumière diminua et disparut ».

Vendredi 24 *janvier* 1862. « Nuit d'orage avec pluie et grêle s'achevant par un vent violent. Ma femme est apparue vêtue comme la nuit précédente, sauf qu'elle avait une gaze fine autour du haut de la tête. La même écharpe était placée de même en travers de sa poitrine. On la mit entre nos doigts pour l'examiner ; à la vue et au toucher elle semblait être bien de la soie. J'entendis un murmure bas, comme un bourdonnement d'abeille. J'écoutai attentivement et je m'aperçus qu'il sortait des lèvres de l'Esprit. C'était une tentative infructueuse pour parler, ou plutôt le procédé préparatoire qui devait conduire à y parvenir. La lumière s'approcha de son visage. On nous dit de regarder dans sa bouche. Nous y trouvâmes une sorte d'herbe sèche qui sortait de ses lèvres d'environ trois pouces. On la mit dans ma main et dans ma bouche. Je la serrai entre mes dents et je trouvai que c'était une substance réelle. Les raps nous dirent que c'était une matière spirituelle. On la retira et elle disparut.

Il y avait sur la table une grande boîte à musique qui nécessitait une grande force pour être mise en mouvement ou être arrêtée au moyen de ressorts. Sur ma demande la lumière spirituelle s'éleva, se posa sur les touches, fit marcher la musique, l'arrêta, changea ou répéta les airs, et finalement tourna la manivelle ».

30 *janvier* 1862. « Manifestation puissante d'une forme matérielle. Vêtue de blanc et voilée elle se tint devant nous et ouvrant la draperie qui enveloppait la tête nous vîmes distinctement les yeux, le front, les cheveux d'Estelle, bien vivante, *en chair et en os*. Le bas du visage était couvert d'une gaze. Cette forme marcha et flotta dans la chambre, m'embrassa, posa son bras bien visible sur ma tête et sur mes épaules, et parla au médium. Le bras était rond, plein, bien en chair. Je l'examinai et le tâtai ».

31 *janvier* 1862. Estelle et le Dr Franklin sont apparus alternativement. Le devant de chemise et le col du Dr Franklin offraient l'aspect de linge bien réel. Nous les avons touchés et examinés ainsi que sa redingote qui était

noire et paraissait en drap. Son visage et ses traits étaient parfaitement nets. Cette manifestation différait de celle de la nuit dernière qui nous était donnée comme étant « la forme spirituelle affinée », c'est-à-dire une projection par effet stéréoscopique de la forme, de la couleur et de l'expression réelles. Nous nous rendons compte à présent que les bruissements sont produits par les mouvements des vêtements ou des robes et ont sans doute une origine électrique ».

(*Deb*). — *Séance* n° 218. 7 *février* 1862 « Ciel clair, atmosphère froide. Portes et fenêtres scellées.

Une feuille de papier que j'avais apportée m'a été prise dans ma poche ; une lueur brillante s'élevant de la table nous a montré ce papier au milieu duquel semblait fixé un petit bouquet de fleurs. La lumière s'est éteinte et on nous a dit d'allumer le gaz. Ce bouquet comprenait une rose rouge avec des feuilles vertes et des myosotis. Ces fleurs très belles paraissaient naturelles. Je les ai regardées pendant plusieurs minutes, à divers intervalles, éteignant le gaz et le rallumant cinq ou six fois. Les fleurs se maintenaient intactes. Au-dessus d'elles on voyait ces mots : « Fleurs de notre maison du ciel ».

Peu à peu les fleurs commencèrent à s'effacer. On nous dit alors d'éteindre le gaz. Une lumière spirituelle le remplaça, elle permettait de voir encore les fleurs. Les raps nous dirent : « Ne perdez pas les fleurs de vue, regardez bien. » Pendant que nous les regardions elles diminuèrent de grandeur jusqu'à se réduire à une tache et disparurent. Quand je rallumai le gaz, il n'y en avait plus trace sur le papier.

Alors j'examinai soigneusement les scellés des portes et des fenêtres et les trouvai intacts ».

(*Pl*). — *Dimanche soir*, 9 *février* 1862. « Ma femme est apparue, appuyée sur le bureau, ayant une dentelle blanche qui pendait autour de sa tête. C'était un travail à jour, comme une broderie, les dessins bien visibles auraient pu être dessinés. Pendant qu'elle se tenait devant le bureau on voyait au-dessus de sa tête le haut de la glace qui reflétait l'apparition. Elle était semblable aux précédentes avec des fleurs dans les cheveux. La robe était en gaze blanche à pois, et la dentelle avec dessins à fleurs ».

Mercredi soir, 12 *février* 1862. « Le pouvoir était fort. Dès mon entrée dans la chambre des communications ont été frappées sur la porte et dans toute la chambre à 15 pieds du médium et de moi. Quinze minutes après avoir éteint la lumière, ma femme est apparue, très en beauté, plus vivante que jamais, elle se tenait près de la table. Il y avait sur son sein une rose blanche avec du feuillage vert et des fleurs plus petites. Elle me donna un billet qu'elle avait écrit, qu'elle me reprit et me rendit plusieurs fois. Elle me tendit sa main qui était bien formée, et me caressa si affectueusement

que je ne pus retenir mes larmes ; car pour moi c'était bien sa main et ses marques d'affection. Sur le billet il y avait ces mots : « Cher C... un beau printemps, un printemps fleuri approche. Son ombre légère est sur vous. Qu'aucune peine, qu'aucun nuage ne ternisse votre avenir! »

« N'avez-vous pas remarqué, cher C., que toute votre vie a été prospère, et conduite par les gardiens de votre bonheur? Vous avez toujours été suivi par une invisible puissance protectrice qui sera toujours auprès de vous quand un danger vous menacera, qui se mettra entre vous et les difficultés et vous conduira dans le chemin du bonheur et de la paix. Notre continuel échange de rapports nous a liés plus étroitement. Il ne se passe pas un jour sans profit pour nous. La vie est courte, profitez-en donc, mais vivez purement. Ne craignez pas le monde. Un jour viendra où cette grande vérité apparaîtra sous son véritable jour et sera estimée à sa valeur. Soyez heureux. Tout est bien. Estelle. »

Samedi soir 15 *février* 1862. « Atmosphère défavorable et humide. Cette séance a été tenue spécialement pour M. Groute, mon beau-frère. Etaient présents : le médium, M. G. et moi. Je demandai une manifestation et nous reçumes aussitôt cet avis : « Ecoutez et entendez. Voici qui vient à travers l'air. Otez vos mains de la table. » Aussitôt un terrible choc métallique se produisit, on eut dit une lourde chaîne, enfermée dans un sac, et brandie par un homme robuste, frappant sur la table de toute sa force, à *ébranler la maison.* Cela se répéta trois fois avec une force décroissante. Une lourde table à dessus de marbre traversa la chambre, il en fut de même pour une grande boîte que nous ne touchions pas et qui était loin de nous. Une ombrelle, posée sur la table, se mit à flotter dans la chambre, vint toucher chacun de nous sur la tête et fut enfin placée dans les mains de G. Sans doute ces manifestations physiques avaient pour but de convaincre un nouveau témoin. Si tel était l'objet, il fut atteint, car M. G. avait pris toutes les précautions possibles et *cacheté lui-même les portes et les fenêtres.* »

Dimanche soir 16 *février* 1862. « Apparition de ma femme et de fleurs naturelles. On m'avait promis une nouvelle manifestation « quelque chose aussi naturel que la vie. » Nous restâmes assis en repos plus longtemps que d'habitude et reçumes cet avis, indice de succès assuré : « Sans faute. »

L'Esprit annonça sa présence par de petites tapes sur mon épaule, accompagnées de bruissements, et comme sa main semblait posée sur moi, ma main et mon bras furent couverts d'une draperie. Pendant dix minutes, l'Esprit nous fit préparer du papier et des épingles, puis il nous donna l'avis suivant : « Je vais vous donner une fleur spirituelle. » Aussitôt on plaça sous mon nez et sous celui du médium une fleur qui semblait *fraîchement cueillie.* Ma femme apparut alors en blanc, tenant un papier d'une main et la lumière spirituelle de l'autre, et nous vîmes, attachées au papier, une

feuille et une fleur. Je demandai cette fleur. L'Esprit prit ma main, l'ouvrit, y plaça le papier et me répéta de faire attention à ne pas le laisser tomber. De l'autre main j'allumai le gaz et je trouvai, à ma surprise, une feuille de laurier d'environ deux pouces et demi de longueur, épinglée au papier avec une fleur rose pâle et une boucle de cheveux passée au travers de la feuille de papier. Nous avons examiné attentivement, senti et touché cette fleur, et nous avons trouvé qu'elle était fraîche et odorante. Le papier n'avait pas été à portée du médium qui était assis à ma droite, pendant que l'Esprit se tenait à ma gauche et que les portes étaient fermées soigneusement comme d'habitude. Après l'avoir regardé pendant cinq ou dix minutes on nous demanda de faire l'obscurité. Auparavant, désireux de conserver la fleur et la feuille, je les plaçai avec le papier sur un livre, dans un angle écarté de la chambre et, revenant près du médium je fermai le gaz. Nous reçûmes alors cet avis : « Je vous ai donné le privilège sacré de voir cette fleur de notre demeure spirituelle, elle est disparue. » Je rallumai aussitôt le gaz, traversai la chambre et trouvai le papier et les épingles comme je les avais laissés, mais la feuille et la fleur avaient disparu. Les raps nous dirent : « La prochaine fois vous verrez les fleurs se disssoudre à la lumière. » Sur un autre papier l'Esprit de Benjamin Franklin écrivit ce qui suit : « Mon fils, nous avons remporté aujourd'hui une grande victoire. B. F. »

Samedi soir, 12 *février* 1862. « Apparition de fleurs. Temps nuageux. Atmosphère humide. Conditions défavorables. Au bout d'une demi-heure une lumière brillante, de la forme cylindrique habituelle, et couverte de gaze, s'éleva à la surface de la table. Juste au-dessus était une branche de rosier d'environ six pouces de longueur, contenant deux roses blanches à demi-écloses et un bouton, avec des feuilles. Les fleurs, les feuilles et le bouton étaient naturels. On les mit sous mon nez et leur odeur était celle de fleurs fraîchement cueillies, mais faible et délicate. Je les pris en main et les examinai attentivement. On nous dit comme précédemment « d'en avoir bien soin ». Je remarquai qu'elles étaient visqueuses et on m'expliqua que cela provenait de l'atmosphère humide et impure. Ces fleurs étaient tenues près de la lumière d'où elles semblaient tirer leur substance ainsi que la main. J'ai noté que toutes les créations spirituelles sont alimentées ou matérialisées par le moyen du cylindre ou réservoir électrique, et que dès qu'elles commencent à s'évaporer elles retrouvent de la force en se rapprochant et en touchant la lumière. Les raps nous dirent : « Regardez-les se dissoudre. » La branche fut placée sur la lumière, les fleurs tombèrent e en moins d'une minute fondirent comme de la cire, leur substance semblant se dissiper au fur et à mesure de leur disparition. Les raps indiquèrent « Voyez-les revenir. » Une faible ligne se forma dans le cylindre, grossit, devint une tige, et, dans le même temps employé pour se dissoudre, la

branche et les roses étaient redevenues parfaites de création. Ce fait vraiment étonnant se reproduisit plusieurs fois. On nous promit que nous les verrions disparaître probablement à la lumière du gaz, quand le temps serait redevenu pur et clair. »

Dimanche soir, 23 *février* 1862. « Fleurs, atmosphère très humide, conditions défavorables. Production de fleurs comme dans la dernière soirée. Je les ai tâtées avec soin, on m'a mis une rose dans la bouche et j'ai pris les feuilles entre mes lèvres. Elles étaient délicates comme des feuilles naturelles de rose et froides : elles avaient une fraîcheur particulière, mais peu d'odeur.

On écrivit sur une feuille de papier les lignes suivantes : « Mon cher C.. Nous avons encore à compter avec l'atmosphère, mais que de choses nous avons pu faire, grâce à l'aide puissante de nos amis ! Comprenez-vous les grands bienfaits que nous vous donnons ? Comprenez-vous quelle grande preuve vous avez reçue en voyant les fleurs qui décorent nos champs sacrés ? Le temps vient et il est venu où ces choses seront honorées. Bonsoir. Estelle. »

Mardi soir, 25 *février* 1862. « Les apparitions ont lieu en présence d'un troisième témoin, M. G., le médium et moi. La chambre dans laquelle nous sommes communique avec une plus petite par des portes à glissières, mais portes et fenêtres y conduisant ont été soigneusement scellées. Après avoir attendu une demi-heure, on nous dit d'ouvrir cette porte de communication. Pendant que le médium et moi nous allons vers une fenêtre où est pendu un rideau foncé pour exclure la lumière du dehors, M. G. reste près de la table. Aussitôt la fenêtre fermée, une vive lumière s'élève du plancher et nous montre la forme d'un homme debout contre le mur blanc, près de la fenêtre. D'abord nous ne distinguions pas son visage, caché dans une quantité inaccoutumée de draperies sombres, mais après deux ou trois tentatives nous reconnûmes le Dr Franklin. On ne permit pas à M. G. de quitter la table. Enfin les conditions ayant augmenté de force ou plutôt l'effet de la présence de M. G. ayant été en partie surmonté, on lui dit : « Cher ami, approchez. » M. G. se rapprocha de nous et l'Esprit du Dr Franklin devint aussitôt visible pour lui. Il se rendit compte de la réalité de ses cheveux, car pendant que nous étions en face de lui l'Esprit les approcha fréquemment de la lumière. M. G. ne vit pas l'esprit aussi bien que nous, mais suffisamment pour reconnaître le visage de Franklin, tel qu'il est représenté dans ses portraits. Les yeux, les cheveux, les traits, l'expression, ainsi qu'une partie des draperies étaient très visibles, mais le pouvoir de la lumière électrique fut considérablement affaibli par l'effet de la présence de M. G. Ces effets sont très curieux. Quand M. G. était dans l'autre chambre, la lumière était vive et brillante et décroissait au fur et à

mesure qu'il s'approchait, redevenant brillante quand il s'éloignait et montrant ainsi que la sphère d'une personne vivante a une influence directe sur ces créations du monde invisible,et que cette influence peut jeter du trouble sans autre raison que la surprise, la crainte ou une émotion violente résultant d'un manque d'expérience du phénomène. »

— Dans une lettre à M. Coleman datée du 10 juin 1862, M. Livermore écrivait : » J'ai le plaisir de vous annoncer l'initiation du Dr Gray comme témoin de la présence visible du Dr Franklin. Vendredi soir, il a vu l'Esprit, moins distinctement que moi, il est vrai, mais suffisamment bien pour le reconnaître. Comme ce n'est que la première fois qu'il le voit il peut s'attendre à arriver à la même netteté que nous, quand la première émotion aura été surmontée et qu'il sera devenu familier avec le phénomène. Le docteur a vu et touché les cheveux de l'Esprit du Dr Franklin, il a pris dans sa main et examiné une partie de ses vêtements. C'est pour moi un événement très commun, mais le témoignage additionnel du Dr Gray est très important. »

En janvier 1867, le Dr Gray confirma ce qui précède : « Je ne puis répondre à votre demande de publier mon témoignage qu'une seule chose, dit-il, c'est que les affirmations de M. Livermore sont absolument vraies. Le récit des séances auxquelles j'ai assisté est fidèle et exactement rapporté, et ne laisse pas l'ombre d'un doute dans mon esprit sur l'exactitude de celles que je n'a pas vues. J'ai vu les lumières, j'ai entendu les bruits, j'ai assisté à la formation des fleurs, des vêtements, etc., et à leur disparition.

« J'ai vu les mêmes phénomènes, y compris l'apparition du Dr Franklin, quand M. Livermore était absent et même en voyage.

« M. Livermore est un bon observateur du phénomène spirite, il est brave, il a le coup d'œil clair et prompt, il est dépourvu de toute superstition, possède une bonne santé physique et mentale et est remarquablement réfractaire au magnétisme humain. Il sait de plus que toutes les formes de communications spirituelles sont sujettes à altération par les mortels et n'ont pas d'autre poids que celui de la parole de ces derniers.

« Miss Fox, le médium, s'est conduite avec une honnêteté parfaite, elle a fait tout ce qui était en son pouvoir pour faciliter en toute occasion les épreuves rigoureuses et amener à se faire une opinion exacte sur tous les phénomènes. John F. Gray. »

Quelle que puisse être la valeur du témoignage de M. Livermore seul, tous ces faits sont si extraordinaires que les séances auxquelles ont assisté d'autres personnes prennent une importance particulière. Nous croyons donc indispensable de nous y arrêter. Nous avons déjà vu que M. Groute, le beau-frère de M. Livermore était présent aux séances des 15 et 25 février 1862.

Celle à laquelle assista le Dr Gray et à laquelle nous venons de faire allusion porte le n° 256 et eut lieu le 6 juin 1862.

Nous avons vu, d'après la lettre à M. Coleman, que ce jour-là Franklin apparut, mais évidemment avec quelque difficulté. Néanmoins le Dr Gray put toucher ses cheveux et ses vêtements.

Onze jours plus tard, le Dr Gray fut encore présent à la séance. Franklin se montra plusieurs fois, mais ses traits ne furent pas d'abord reconnaissables, une partie du visage seulement était formée et l'ensemble était déplaisant. Cela n'était jamais arrivé avec M. Livermore. Estelle ne se montra pas.

La troisième fois, le 25 juin 1862, la forme de Franklin apparut nettement et le Dr Gray la reconnut.

A la quatrième fois, on reçut une communication disant de couper avec des ciseaux un morceau du vêtement de l'Esprit et de l'examiner. Le Dr Gray et M. Livermore usèrent de la permission. Pendant un instant le tissu garda assez de solidité pour résister aux efforts sans se déchirer. Ils eurent le temps de l'examiner attentivement avant qu'il ne se dissipât....

Pendant les séances suivantes la forme de Franklin apparut au Dr Gray aussi parfaitement et sous un éclairage aussi brillant qu'avec M. Livermore. Mais Estelle ne se montra au docteur qu'une seule fois pendant la *séance* n° 384 *du* 10 *novembre* 1865, qui eut lieu chez M. Livermore. Elle apparut ayant sur la tête un tissu blanc en fils de la Vierge et un voile transparent, le bas de la robe était flottant.

A la séance n° 346 *du* 28 *février* 1863 assistait M. Groute. Il tenait les mains du medium. Dès que le gaz fut éteint, M. Livermore fut tiré, apparemment par une main vigoureuse, vers le sofa, au-dessus duquel apparaissait la forme de Franklin. La lumière venait du plancher. Quand M. Groute l'aperçut et fut convaincu qu'il voyait une forme humaine, il alla aussitôt aux portes et s'assura qu'elles étaient bien fermées. Puis il revint et tâta les vêtements de l'apparition.

Ce M. Groute semble avoir été d'un tempérament sceptique, car une semaine plus tard il revint, résolu à tout vérifier. Il ferma lui-même les portes et les fenêtres, et ne croit pas, dit-il, avoir été trompé.

Cette fois la forme de Franklin apparut beaucoup plus vivante que jamais. Il tenait dans sa main une lumière pour qu'on pût bien l'examiner et que l'incrédule fût convaincu. M. Groute, qui avait tenu les mains de M. Livermore et de miss Fox depuis le commencement de la séance, approcha de la forme, la regarda, la toucha, et, comme saint Thomas, avoua sa conviction.

Le Dr Gray et M. Groute assistèrent tous deux *à la séance* n° 355 *du* 1er *mai* 1863. Tous deux reconnurent parfaitement la forme du Dr Franklin.

Le lendemain soir, *séance* n° 356 *du* 2 *mai* 1863, le Dr Gray revint seul. La

forme du Dr Franklin apparut en l'air, à 2 pieds environ au-dessus de la tête du docteur. Elle semblait s'incliner vers lui et le regarder d'en haut. Elle était vêtue d'un manteau sombre, et flotta quelque temps dans la chambre. Le Dr Gray, qui était pourtant familier avec les phénomènes spirites, déclara celui-là « stupéfiant ».

Revenons aux séances avec Livermore seul.

Séance n° 283. 3 *novembre* 1862 (Deb). « La chevelure d'Estelle tombait dénouée sur son visage. Je la soulevai, pour mieux la voir. Alors elle s'éleva en l'air et passa au-dessus de ma tête. Dans ce mouvement sa robe balaya mon visage. »

Séance n° 335. 31 *décembre* 1862. « Je baissai le gaz. A cette lumière affaiblie, je distinguai une main avec une manche blanche enfermant le poignet. Elle tenait une fleur qui, avec sa tige, avait environ 3 pouces de long. J'allongeai la main pour la prendre, mais au moment où mes doigts la touchaient, il y eut un bruit sec, comme celui d'une forte étincelle électrique. Je relevai entièrement le gaz. La main flottante tint encore la fleur, et, un moment après, la plaça sur une feuille de papier qui était sur la table. C'était un bouton de rose avec des feuilles vertes. Au toucher il était froid, humide et visqueux. On nous offrit ensuite une fleur blanche particulière, ressemblant à une marguerite. Un instant après les fleurs fondirent. *Pendant ce temps, la chambre était éclairée comme en plein jour.* »

Séance n° 365, 21 *octobre* 1863. « J'ai apporté la lanterne sourde dont j'ai déjà parlé et aussitôt que la forme d'Estelle est apparue, j'ai projeté la lumière en plein sur elle. Elle faiblit un peu, mais reprit son équilibre, pendant que je dirigeais la clarté sur son visage et ses yeux et sur les différentes parties de sa robe. Ensuite elle disparut et je reçus la communication suivante : « C'est avec la plus grande difficulté que j'ai pu rester formée. »

La dernière fois que la forme d'Estelle apparut ce fut pendant la *Séance* n° 388 *du* 2 *avril* 1866. Depuis ce jour, quoique M. Livermore ait continué à recevoir de fréquents messages de sympathie et d'affection, il n'a plus revu la forme bien connue. »

(Il est évident que ces récits seront accueillis avec beaucoup d'incrédulité. Nous ne pouvons donc mieux faire que de donner également les réflexions fort judicieuses dont R. Dale Owen les accompagne dans « Debatable Land ». On ne saurait mieux penser et mieux dire.)

« Je sais, dit-il, que M. Livermore ressent la répugnance bien naturelle que l'on éprouve à se mettre en évidence, même dans l'intérêt d'une grande vérité. Il affirme qu'il n'est ni trompeur, ni trompé. Je sais qu'il donne son témoignage avec la conviction solennelle que le plus léger mensonge, la moindre exagération, la plus faible tentative de donner une fausse couleur pour produire de l'effet ne serait rien moins qu'un blasphème, et trahir une cause sainte

Il est impossible d'imaginer qu'il ait été déçu par quelque chose ressemblant à une imposture. J'ai connu Kate Fox pendant des années ; c'est une des jeunes personnes les plus simples d'esprit, les plus entièrement impulsives que j'ai rencontrées. Elle est aussi incapable de former et de conduire une intrigue de propos délibéré, pour en imposer, qu'un enfant de dix ans de prendre la direction du gouvernement. Mais eut-elle été le plus vil des imposteurs que les circonstances eussent rendu ses intentions inutiles. Le lieu des expériences était choisi chaque fois par M. Livermore, souvent dans dans sa propre maison. Les portes et les fenêtres étaient garanties par des scellés. Les mains du médium étaient tenues pendant les manifestations les plus importantes. Enfin les expériences s'étendirent sur *six années consécutives* et occupèrent *trois cent quatre-vingt-huit séances* extrêmement variées. La théorie d'une imposture persistant dans ces conditions est une pure absurdité.

Reste la théorie de l'hallucination, à laquelle on a si souvent recours en dernier ressort. Mais ici elle est singulièrement hors de cause. M. Livermore était dans l'acception la plus stricte un homme de sens pratique. Il a été occupé pendant toute sa vie à des entreprises financières et industrielles d'un caractère étendu et souvent colossal, et là, tout le monde le sait, il a toujours réussi. Pendant qu'il faisait ses expériences spirituelles il dirigeait de vastes opérations impliquant une surveillance et une responsabilité constantes.

Celui-là n'est donc pas un rêveur, un homme cantonné dans ses études, isolé du monde et se nourrissant de ses propres pensées. Ce n'est pas un théoricien ayant un système favori à faire prévaloir, et, bien que ses convictions soient arrêtées, ce n'est même pas un enthousiaste.

Le Dr Gray, écrivant à un périodique anglais en 1861, dit de lui : « M. Livermore est non seulement, un témoin d'une véracité indiscutable, mais il est absolument compétent parce qu'il n'est sujet ni aux illusions ni aux hallucinations que l'on suppose inséparables de l'état extatique ou de trance. Je le connais depuis l'âge d'homme et je suis son conseiller médical. Il est moins susceptible d'être trompé par ses sens que qui que ce soit du cercle de mes clients. »

Ajoutez à cela que la preuve ne repose pas sur le seul témoignage de M. Livermore. Il y a les confirmations du Dr Gray et de M. Groute. J'ai causé tout récemment avec ces deux messieurs, et ils m'ont déclaré de la façon la plus énergique leur conviction absolue que ces phénomènes étaient réels et que le rapport était exact.

Sur quoi se basera-t-on pour rejeter une telle masse de témoignages? Imaginerons-nous un complot de ces messieurs pour tromper tout le monde dans le but d'aider par un mensonge impie à propager la doctrine de

l'immortalité? Dirons-nous que les séances n'ont pas eu lieu, ou que si elles ont eu lieu on n'a ni vu, ni touché, ni examiné aucune forme, pendant des mois et des années? L'histoire de ces apparitions, de ces disparitions, racontées des centaines de fois, de ces lumières spirituelles, de ces corps flottants dans l'air, des milliers de faits de manifestations, de messages directs, tout cela n'est-il qu'une fable sans consistance? Ce journal de six années d'expériences est-il entièrement forgé?

Le lecteur décidera. Mais je ne puis me dispenser de dire que si l'on y trouve possibilité à rejeter la preuve de la survie et des communications avec l'autre monde, on aura établi un précédent qui permettra de rejeter à l'avenir tout crédit dans un témoignage humain.

J'ai lu tout ce qui précède à M. Livermore au mois d'octobre 1871. Il a reconnu que c'était exact et il m'avait écrit auparavant la lettre suivante que je suis autorisé à publier :

26 juillet 1871, 5e Avenue, New-York.

Mon estimé ami,

« Je ne peux me refuser à vous donner quelques détails au sujet des extraits que je vous ai lus de mon journal de 1861-66. En vous les donnant, je désire, pour éviter toute méprise, y ajouter quelques explications.

« Quand j'ai commencé ces investigations j'étais sceptique endurci. Je ne les ai entreprises que pour ma propre satisfaction, sans aucune pensée ni désir de publicité.

« Après un examen attentif j'ai trouvé à ma grande surprise que ces phénomènes étaient réels. Après dix ans d'expériences, ayant eu toute occasion d'observer, souvent avec des savants, je suis arrivé aux conclusions suivantes :

« 1° Il existe en présence de certains sensitifs d'une organisation nerveuse hautement exaltée une force mystérieuse capable de mouvoir des corps pesants et témoignant de l'intelligence. Par exemple : un crayon, sans contact avec la main humaine, sans le secours d'aucun moyen visible, peut écrire avec intelligence, apparemment par sa propre volonté et répondre pertinemment à des questions.

« 2° Des formations temporaires, de structure matérielle, tombant sous les sens, sont produites par la même influence, sont animées par la même force mystérieuse et disparaissent d'une façon aussi incompréhensible qu'elles arrivent. Par exemple : des mains, douées de force pour saisir; des fleurs, qui peuvent être maniées et émettre des parfums; des formes humaines, ou des parties de ces formes, des visages reconnaissables, des vêtements, etc.

« 3° Cette force et les phénomènes qui en résultent dépendent dans leur développement progressif des conditions physiques et mentales du sensitif et, dans une certaine mesure, des conditions atmosphériques.

« 4° L'intelligence qui gouverne cette force, quand les conditions sont pures, est extérieure à l'esprit du sensitif et des investigateurs et en est indépendante. Par exemple des questions, auxquelles il ne peut être répondu par aucun d'eux, obtiennent des réponses, parfois dans des langues inconnues des uns et des autres.

« L'origine de ces phénomènes est une question ouverte.

« Vous pouvez être assuré que ma relation est exempte d'exagération dans chacun des faits rapportés. »

« Votre ami très sincère.

C. F. LIVERMORE. »

A l'honorable Robert Dale Owen. »

(R. Dale Owen fait suivre cette lettre des réflexions suivantes qui conservent encore aujourd'hui toute leur valeur:)

« Je ne crois pas que tout ceci suffise pour entraîner des convictions. Je crains plutôt l'insouciance avec laquelle un monde affairé, chargé de mille soins, de devoirs, de plaisirs, etc., passant d'une chose à l'autre, agira comme autrefois l'Aréopage d'Athènes écoutant Saint Paul : « Et quand ils entendaient parler de la résurrection des morts, les uns se moquaient, les autres disaient : Nous t'écouterons là-dessus une autre fois. »

« Pourtant je sais qu'il y a des personnes, désireuses d'être convaincues, chez qui le récit qui précède, s'il n'apporte pas la preuve absolue des rapports avec les Esprits, éveillera au moins un ardent désir d'examiner, le cas échéant, par elles-mêmes, et de se rendre compte si ce phénomène, d'un prix inestimable s'il est réel, doit être tenu pour une magnifique vérité ou une dangereuse illusion. »

Traduit par G. BÉRA.

ANNIVERSAIRE D'ALLAN KARDEC

AU PÈRE LACHAISE

Discours de M. Auzanneau.

Mesdames, Messieurs,

Depuis quelques années je n'ai pu assister à la célébration de cet anniversaire, mais je tiens à déclarer que j'étais avec vous par la pensée et par le cœur.

Spirite de la première heure, je suis resté fidèle à une doctrine qui m'a donné de grandes consolations et à laquelle je dois une vision plus nette de l'avenir.

Je sais bien que cet avenir est encore pour nous plein de mystères et que la lumière ne peut être complètement faite sur les choses de l'au-delà. Mais il me suffit, à moi, pour le moment, de croire à la survivance de mon être et à son évolution sur un plan supérieur. A cette pensée de la continuité de ma vie, ce qui me permet de tout espérer, j'éprouve une immense satisfaction.

Et ce ne sont pas les critiques habituelles des ignorants et des savants qui viendront anéantir ma conviction. Si elle devait être modifiée sur certains points, ce ne serait que par suite de nouvelles découvertes, toujours possibles, il est vrai, car, je le repète, nous ne possédons qu'une partie de la vérité; et cela nous oblige logiquement à un examen scrupuleux des objections qui nous sont opposées, et à une grande circonspection à l'égard des faits spirites.

Oui, nous avons beaucoup à apprendre. Aussi, pour arriver à la solution des troublants problèmes que nous cherchons à résoudre, interrogeons-nous sans cesse tous les penseurs, en bas comme en haut de l'échelle sociale, partout où nous supposons qu'un jet de lumière peut se produire.

En 1900, à côté de notre Congrès, où toutes les nuances spiritualistes étaient représentées, siégeait le *Congrès International de Psychologie*. Nous avons délégué, à ce dernier congrès, trois de nos amis, spiritualistes érudits et convaincus, pour affirmer nos idées devant la science officielle; ce sont : Léon Denis, Dr Encausse et Gabriel Delanne.

Ils ont fait preuve, en cette occasion, d'une ardente conviction ou d'un réel courage, car ils avaient à lutter contre le parti pris et l'hostilité calculée des corps savants.

Grâce à leur dévouement et à leur force d'argumentation, nos doctrines ont eu l'honneur, en ce Congrès International de psychologie, d'une discussion scientifique qu'on ne peut effacer; et ces doctrines resteront, bon gré, mal gré, à l'ordre du jour des études psychiques.

La science officielle, ne pouvant nier l'évidence des faits spirites, en conteste la véritable nature, et quelques savants éminents ont décidé d'aborder résolument l'étude du problème.

A cet effet l'*Institut Psychologique International* vient de créer un groupe d'étude de phénomènes psychiques dont le Président est le distingué Dr Duclaux, directeur de l'Institut Pasteur.

Au risque de mériter les reproches d'injustice et d'exclusivisme que nous adressons à nos adversaires, nous devons, dans l'intérêt de la vérité qui est notre objectif commun, approuver et encourager les efforts de ce nouveau groupe.

Il s'agit, là, d'observation précise et d'expérimentation rigoureuse, et non d'une enquête superficielle comme celle entreprise par M. Jules Bois et publiée dans le *Matin*, sur l'*Au-delà et les Forces inconnues*.

Parmi les personnalités sérieuses que M. Jules Bois fait intervenir, il s'en trouve dont la compétence, en cette matière, est discutable, il en est dont la partialité est évidente, ou dont les réticences laissent le champ libre à toute interprétation.

Les voix diverses, plus ou moins contradictoires, recueillies par M. Jules Bois, auxquelles il a joint la sienne, ne nous ont rien dit qui puisse faire avancer la question.

Son enquête sur l'au-delà ne conclut à rien. Par contre, elle a dû égarer plus d'un esprit.

Il est regrettable et surprenant que l'enquêteur n'ait pas cru devoir consulter des hommes, connus de tous et de lui en particulier, qui, depuis longtemps, s'occupent spécialement de ces questions; qui ont publié, avec leurs observations, le résultat de leurs nombreux travaux; qui ont exprimé leur sentiment sous forme d'articles de journaux, de brochures, de livres et de conférences, et qui, par conséquent, possèdent l'autorité voulue pour émettre un avis résumant l'opinion d'un grand nombre d'observateurs.

Je citerai notamment pour l'école spirite : Gabriel Delanne, Léon Denis, Camille Chaigneau, je pourrais facilement en nommer d'autres.

En se passant de l'important témoignage de ces chercheurs consciencieux, je dis encore que M. Jules Bois a fait une enquête incomplète.

Nous restons, comme avant, en présence de causes mystérieuses dont nous avons à chercher le secret.

Sans doute, plus heureux que nous, ceux qui nous ont devancés dans l'au-delà, possèdent la clé de certains mystères qui ne peuvent encore nous être dévoilés ici-bas.

En pensant à ceux qui sont partis, je n'oublie pas que, récemment et successivement, en peu de temps, viennent de disparaître trois des nôtres : Alexandre Delanne, Bouvéry et Leymarie. Tous les trois, spirites militants, ils ont laissé une large trace de leur passage terrestre, et leurs noms seront inscrits dans l'histoire du spiritisme.

J'adresse à chacun d'eux un souvenir amical.

Et au maître, Allan Kardec, mes hommages respectueux.

A. AUZANNEAU.

Discours du général Fix.

Je viens, au nom de la Société parisienne d'étude des phénomènes psychiques, rendre un solennel hommage et adresser un souvenir ému à l'homme éminent, au grand philosophe qui, après avoir longuement et consciencieusement étudié les phénomènes spirites, sema *le premier*, par le monde, les conséquences philosophiques, morales et sociales qui en dérivent.

Je vais essayer de les résumer en quelques lignes :

1° Il existe une *énergie infinie, éternelle*, qui vivifie le monde et qu'on appelle *Dieu*.

Dieu est l'*âme*, la *Raison Consciente*, le *moi-conscient* de l'Univers, et c'est *dans* l'Univers, *pour* l'Univers et *par* l'Univers que la pensée divine s'objective ;

2° La force qui, dans l'homme, forme la conscience, c'est-à-dire l'*âme*, est une étincelle, une effusion de l'énergie éternelle. Son évolution est infinie ; elle s'effectue dans une série d'existences alternativement spirituelle et corporelle. L'âme progresse par ses efforts, ses travaux, ses souffrances et ses vertus. Les globes divers de l'espace lui servent de stations progressives ;

3° L'âme est unie au corps matériel au moyen du *périsprit*, qui est composé de la quintessence des éléments combinés, des incarnations antérieures. Il évolue et progresse avec l'âme et il est d'autant plus *subtil*, d'autant *moins matériel* que l'être est plus évolué. Il assure la conservation de l'individualité, fixe les progrès accomplis et synthétise l'état d'avancement de l'âme. C'est par les *courants magnétiques* que le périsprit se met en rapport avec l'âme, et c'est par le *fluide nerveux* ou *force vitale* qu'il est lié au corps ;

4° Dans certaines conditions, les désincarnés peuvent entrer en communication avec les incarnés, par l'intermédiaire des *médiums*, qui sont des personnes douées de la faculté de fournir aux désincarnés une quantité suffisante du fluide nerveux pour leur permettre de se manifester *matériellement* ;

5° Tous les hommes, ayant la même origine, sont *frères*, et, dès lors, solidaires, comme les cellules d'un même organe. Tout ce qui tend à contrarier la solidarité est *mal* ; tout ce qui contribue à son développement est *bien*. L'évolution individuelle est, par suite, liée à l'évolution de toutes les humanités.

En d'autres termes :

NUL NE PEUT CONQUÉRIR SON SALUT, S'IL NE TRAVAILLE AU SALUT DE SES FRÈRES ;

6° Plus de *mort*, plus de *jugement*, plus de *paradis*, plus d'*enfer*.

La *mort* n'est pas ; ce n'est qu'un mot. Chaque existence est une étape sur le chemin de la perfection. La mort, c'est le réveil ; le dernier râle n'est qu'un cri de délivrance.

Le *jugement*, c'est la conscience des existences passées, lesquelles chacun de nous aura à juger lui-même.

Le *paradis*, c'est le *bonheur intime* que procure le souvenir du bien que l'on a fait ; c'est le séjour dans un milieu plus harmonique que notre terre, avec la certitude d'un avenir meilleur dans une nouvelle existence planétaire.

L'*enfer*, c'est le doute torturant, le découragement désespéré de tous ceux qui ont cru au Dieu anthropomorphe, impitoyable, sanguinaire et vengeur.

C'est le souvenir cuisant du mal que l'on a fait ; c'est le remords lancinant ; c'est la certitude d'une existence manquée qui doit être recommencée.

Nous étions les générations du passé ; nous serons les générations de l'avenir. Nous récoltons ce que nous avons semé autrefois ; ce que nous semons aujourd'hui, nous le récolterons plus tard.

Doctrine sublime, consolante, qui fait disparaître, du même coup, les idées néantistes si déprimantes, si désespérantes, et les dogmes religieux si déraisonnables, si puérils que les églises offrent encore en pâture aux intelligences appauvries.

C'est surtout ici, devant cette tombe, qu'il convient de proclamer bien haut cette vérité :

La croyance en l'immortalité n'a jamais été l'apanage d'aucune confession religieuse, d'aucune philosophie. Croyance universelle, elle a toujours appartenu à l'humanité.

Mais elle était restée à l'état d'hypothèse, de système, et revêtait mille formes diverses. A Allan Kardec revient la gloire de lui avoir assigné son véritable caractère. En nous fournissant la *preuve matérielle* de l'immortalité de l'âme, en nous initiant aux mystères de la naissance et de la mort, de la vie future, de la vie universelle, en nous rendant palpables les conséquences inévitables du bien et du mal, le Maître a fait magistralement ressortir l'idée auguste du devoir.

Personnifiant les grandes vertus qu'il nous a enseignées, il en était le meilleur exemple. Grand par le cœur, haut par l'intelligence, noble par la vertu, tel était Allan Kardec.

Allan Kardec n'avait rien de commun avec ces visionnaires, ces enthousiastes, ces exaltés qui se paient de phrases sonores et de mots creux. Esprit large, calme, lucide, observateur, il était, comme l'a dit ici-même, à cette place, il y a trente quatre ans, M. Camille Flammarion, *il était le bon sens incarné.*

On l'aimait, attiré par l'aménité de ses manières, son extrême bienveillance, sa parole claire, correcte, grave, éloquente, sa logique serrée et son raisonnement méthodique ; puis on était captivé, retenu par la sagesse de sa raison, l'élévation de ses sentiments, l'incorruptible probité de sa vie.

Aussi tous ceux qui avaient le bonheur de le connaître sentaient naître dans leur cœur l'irrésistible désir de devenir un jour ses amis. Cette amitié, cher Maître, tu as bien voulu me l'accorder, et, sur ta tombe, j'en revendique l'insigne honneur.

Tu as été un modèle pour nous, noble ami ; tu nous as appris à travailler sans relâche à notre perfection et à la perfection de tout ce qui nous entoure ! Eh bien ! nous te promettons ici solennellement de continuer ton œuvre, de la défendre de tout notre cœur, de la propager par la plume et par la parole,

jusqu'au triomphe définitif du spiritisme dont nous voyons rapidement grandir les fondations, qui deviendra l'inaltérable *Credo* des futures humanités, le lien sacré de toutes les intelligences, et qui sauvera les sociétés humaines de l'anarchie actuelle des opinions. Quand tout le monde connaîtra *la loi des responsabilités individuelles et sociales, la doctrine des vies successives* qui nous montre la justice en toutes choses, l'humanité aura une conception plus haute, une compréhension plus large de sa nature et sa destinée.

Cette conception, qui porte en elle le germe de toute une révolution morale, se traduira par une marche plus ferme et plus sûre imprimée aux affaires publiques, par la réforme du système d'éducation, et fera éclater cette profonde vérité d'un grand poète :

Le monde s'éclairant s'élève à l'unité.

Honneur et gloire à Allan Kardec !!!

Père Lachaise, 30 mars 1902.

Général H. C. Fix.

Le *Spiritualisme moderne*, sous la présidence de M. Beaudelot, a donné une fête fraternelle à l'occasion de l'anniversaire de la désincarnation d'Allan Kardec.

Un banquet, suivi de concert, avait été organisé dans la salle même des réunions, rue du Bac. Deux discours ont été prononcés par MM. Beaudelot et Chevreuil. « Cordialité, fraternité, gaîté ont été le mot d'ordre qu'inconsciemment chacun s'était donné, et qui en effluves bienfaisantes ont rayonné sur tous les cœurs. Une trentaine de malheureux qui avaient été réunis, semblaient avoir oublié leurs misères, leur regards chargés de joie et de reconnaissance récompensaient largement les organisateurs de leurs efforts et leur faisaient comprendre combien ces pauvres déshérités de la vie sont meilleurs que nous.... Oui meilleurs. »

(*Spiritualisme moderne*).

A la gloire d'Allan Kardec

Malgré mes erreurs, j'avais foi en Dieu ; je croyais à l'âme qui vibrait en moi, et, dégagée de sa cage sonore, elle s'est vite reconnue au milieu des harmonies de la création et a confondu sa prière avec celles qui s'élèvent de la nature à l'infini, de la créature à l'être incréé !...

Rossini.

Les hommes sont meilleurs dans le souffle qui passe...
Il vient de l'infini ! Gloire à ceux de l'espace
Car l'univers a tressailli !
Et nous sommes venus dans l'enclos solitaire
A l'appel de l'esprit... Gloire à ceux de la terre
Car ce monde s'est recueilli !

Nous venons entourer ta tombe auguste, ô Maître !
Pour unir tous nos cœurs dans ta croyance et mettre
Des fleurs sur ton sépulcre cher
Et te crier : Merci ! pour l'immense espérance
Que tu jetas sur nous, vaincus par l'ignorance
Dans les entraves de la chair !

Merci ! Maître tu n'as point bâti sur le sable !
Laisse-nous approcher de ton corps périssable
Et baiser l'autel de granit,
Car nous sommes certains que hors de la matière
Ton âme de soleil luit sur le cimetière
Et que ton rayon nous bénit !

Oh ! brille Allan Kardec ! sur nos mélancolies,
Les temples écroulés et les fois abolies ;
Ton église est dans tous les cœurs ;
Tu fais tomber le fer de la main criminelle
Qui, tremblante, se tend vers l'ombre fraternelle,
Les purs instincts restent vainqueurs !

Maître ! parmi les blonds épis de la croyance
Monte aujourd'hui la fleur pourpre de la science,
Mais on n'a pas détruit la faim !
Mais on n'a pas détruit le spectre de la guerre !
Oh ! laisse ton génie errer sur cette terre
Que les pitiés parlent enfin !

Nous voyons se lever sur l'horizon des tombes
Les esprits bien-aimés volant, douces colombes,
Près du tien plus resplendissant...
Comme les fleurs d'Avril montent vers la lumière,
Ton âme de parfums vers l'essence première
S'élance et nous jette en passant :

. . . . . .

« Que la terre s'éveille aujourd'hui douce et tendre
Pour tous ceux qui viendront avec amour m'entendre
Parler des choses à venir,
Qu'ici tous les humains qui sentent leurs poitrines
S'emplir dans le printemps d'émotions divines,
Viennent s'aimer, viennent s'unir.

« Vous qui tirez sans trêve obscurément la chaine
D'un labeur dégradant d'esclavage et de haine
Qui vous écrase sur le sol,
L'effort courbant vos fronts sur la tâche abhorrée
Ne vous ravira point l'origine sacrée
Qui poursuit ici-bas son vol !

« Non rien n'arrêtera l'homme en sa marche auguste
Vers le sage, le bon, vers le beau, vers le juste,
Ni ses espoirs, ni ses élans !
Allez, ô mes élus ! là-bas vers la lumière
Sans regarder jamais la trace en la poussière
Que laisseront vos pieds sanglants !

« Et vous irez posant sur le cœur du vieux monde,
Partout où le malheur, la misère hurle et gronde,
Le baume de la charité
Car d'un monde nouveau les apôtres vont naître,
De moi vous apprendrez à bercer ce pauvre être,
Sourire à son cœur révolté !

« Et partout vous irez, autour des toits de chaume,
Au bord des mers, dans les cités, où souffre l'homme,
Au fond des antres du travail,
Partout où l'égoïsme enfante la colère !
Prisonniers vous verrez s'emplir de lueur claire
L'obscurité du soupirail.

« Allez, ô mes élus ! et marchez sur les cimes,
Malgré l'entassement funèbre des victimes ;
Vivez d'un généreux effort,
Indignés que le but superbe s'obscurcisse
Et vous réjouissant, ivres de sacrifice,
Dans la souffrance et dans la mort.

« Votre pitié, trouvant d'éblouissantes armes
Comme un glaive divin trempera de vos larmes,
Votre sang chaque vérité ;
Ne vous plaignez jamais du destin trop sévère,
Car le monde aujourd'hui, par un nouveau calvaire,
Doit encore être racheté.

« Plus tard quand revivront ceux qui, sans défaillance,
Tombèrent pour l'*Idée* et l'humaine croyance
D'autres connaîtront le remords...
Leur sang retombera sur la vieille nourrice,
La terre inépuisable où le blé de justice
Naîtra vivace de vos morts !

« Et la haine fuira sur la moisson qui monte
Et les peuples viendront purs, sans crainte, sans honte
Pour s'aimer immortellement ;
Ce jour, jour émouvant, des nations entières
Se tendront mille bras par-dessus les frontières
Universel embrassement... »

. . . . . .

Voilà ce qu'a chanté sa grande âme au poète,
D'une immense bonté, faible et pauvre interprète,
Car il s'étend sur tous les maux
Le grand amour divin illuminant les mondes,
Des meilleurs d'entre nous à ceux qu'on dit immondes
Frères obscurs, les animaux.

Gloire à toi ! Maître ! Apôtre ! A ton âme immortelle
Gloire à l'esprit qui voit et qui souffre loin d'elle ;
Mais tu nous suis et nous défends,
Car de vivre et partir nous donnant le courage
Les vieillards ont souri sur le soir de leur âge
Aux berceaux des petits enfants !

GABRIEL CLOUZET.

30 Mars 1902.

LES FRONTIÈRES DE LA SCIENCE

(1re Série).

Préface du nouvel ouvrage du Colonel de Rochas.

Le présent livre n'est qu'un recueil d'articles séparés, déjà publiés dans diverses revues, et d'études préparées pour un ouvrage que j'aurais voulu faire paraître sous ce titre : *Les fantômes des vivants et les âmes des morts.*

J'ai dû renoncer à ce projet parce que, malgré tous mes efforts, je ne suis pas parvenu à voir les phénomènes de matérialisation complète obtenus par d'autres expérimentateurs avec des médiums tels que Eglington, Home et Mistress d'Espérance. Je n'aurais donc pu que reproduire leurs récits, déjà si souvent publiés, sans y ajouter un nouveau témoignage. D'autre part, à mon âge, on ne doit plus compter sur l'avenir.

Dans ces conditions, j'ai cru faire œuvre utile en ne laissant pas se perdre les documents que j'ai patiemment amassés depuis plusieurs années. Ils montrent que, dans la plupart des sciences naturelles, même en dehors de la science psychique, les théories officielles ne rendent pas compte de tous les faits et par conséquent doivent être rejetées pour être remplacées par d'autres qui subiront à leur tour le même sort, non sans avoir suffi plus ou moins longtemps aux applications de la vie ordinaire. L'inexactitude des observations sur lesquelles elles étaient fondées a même souvent pour effet de les rendre plus utiles : Mariotte n'eût peut-être pas découvert sa loi, si commode par sa simplicité, s'il avait eu connaissance des expériences de Regnault.

Les savants habitués aux recherches minutieuses des laboratoires ne doivent donc pas dédaigner les conceptions suggérées à des hommes, sans doute moins précis, mais qui n'avaient pas craint de faire entrer en ligne de

compte les phénomènes exceptionnels niés par la science classique, parce qu'ils ne rentraient point dans son cadre.

Ce sont ces conceptions et les faits qui leur servent de base dont j'ai voulu contribuer à répandre la connaissance au moment où l'Institut psychologique international institue une commission pour en reprendre l'étude, me bornant à indiquer par des extraits l'esprit général des sources auxquelles je crois bon de puiser.

J'espère que le lecteur voudra bien m'excuser s'il trouve dans un livre composé ainsi de pièces et de morceaux de nombreuses répétitions, et aussi des hypothèses auxquelles je n'attribue d'autre valeur que celle d'un procédé commode.

Paris, 15 mars 1902.

ALBERT DE ROCHAS.

Sur la demande d'un assez grand nombre de lecteurs de la *Revue*, nous avons publié en une seule brochure, grand in-8°, LA FAMILLE HERNADEC, l'œuvre si remarquable et si importante de M. Ed. GRIMARD, l'auteur de « *Une échappée sur l'Infini* ». *La Famille Hernadec*, a paru par chapitres dans la Revue de 1900 et 1901.

Afin que tous nos abonnés, anciens et nouveaux, puissent se procurer ce roman spirite si instructif et si intéressant, et le répandre le plus possible, nous le leur laisserons à 2 francs, mais demandé directement à notre librairie ; par l'intermédiaire des libraires 2 fr. 50.

Poèmes mystiques de Mme de Bezobrazow.

La poésie est une muse qui se bâtit des palais enchantés dans les cerveaux remplis d'idéal.

La poésie est une voix qui s'élève dans l'âme et la force à chanter sa joie ou sa douleur;

La poésie est la fleur du rêve ou du sentiment qui s'ouvre au soleil de l'inspiration, c'est l'étoile qui nous apparaît resplendissante au milieu de la nuit, c'est le prisme enchanté qui transforme tout ce qu'il touche, qui nous fait découvrir la perle jusque dans la fange, le diamant au sein de la terre, l'espoir enfoui jusque sous les larmes de nos yeux.

C'est l'écho de notre cœur dans toutes ses vibrations ; le transformisme de l'amour, le contre-poison de la haine ou du désespoir, le ciel ouvert à tous même sur cette terre, le langage des dieux que tous ne parlent pas, qui ne se peut apprendre, mais dont les accents pénétrants nous ravissent; c'est surtout la céleste musique des mots et des idées, les broderies mer-

veilleuses des voiles de la pensée, les notes harmonieuses de l'immense symphonie de l'univers qui inspire les poètes.

Oui, la poésie est vraiment sœur de la musique, elles semblent nées le même jour et à la même heure, comme deux jumelles que l'on aime à l'égal l'une de l'autre, et qui s'en vont à travers le monde en se donnant la main, laissant échapper de leur poitrine ouverte les fleurs embaumées et merveilleuses qui parfument nos âmes et enchantent nos maux; elles font un signe à ceux qui doivent les suivre et leur tendent un luth; chaque artiste le saisit, s'élance sur leurs pas, poussé par une force irrésistible et chante suivant l'inspiration qu'il a reçue de l'une ou l'autre de ces fées divines.

Que de fluctuations ont subi les arts sous des influences innombrables; que d'écoles diverses se sont formées sous des noms immortels. La poésie comme la musique identifiées au génie de chaque race, de chaque nation se transforment encore avec les différentes époques; ainsi, la période du romantisme dont Victor Hugo et Berlioz ont posé les bases admirables a marqué une évolution très caractéristique dans cette marche progressive; une foule ardente s'est passionnée pour ces accents nouveaux; toute une pléiade de contemporains, plus ou moins doués de ce génie particulier propre au romantisme, se sont essayés dans ce genre difficile, ont cherché à s'orienter sur ces hauteurs vertigineuses....

Il ne m'appartient pas de jeter ici le moindre aperçu sur ce sujet qui m'entraînerait trop loin; je reviens aux réflexions premières que m'ont inspirées le livre des poèmes mystiques de Mme de Bezobrazow; je reviens aussi à mes réflexions dernières, car c'est bien à l'école romantique qu'il faut rattacher les poésies de cette œuvre lyrique dont le souffle est grand et élevé; c'est le souffle du large qui élargit les poitrines et fortifie les cœurs. Ces poèmes, ces strophes éloquentes ressemblent à des traits enflammés qui illuminent l'horizon; les stances plus douces, plus délicates se ressentent toujours de l'agitation intérieure du poète comme les petites vagues qui bruissent au bord de l'Océan participent encore faiblement au tumulte de la masse des eaux.

Dans les poésies des poèmes mystiques le vers est toujours superbe enchâssé avec soin comme un joyau de prix; pas une faiblesse, pas une défaillance de forme ne s'aperçoit dans cet ouvrage de grande valeur morale et artistique. C'est une symphonie troublante où se déroule devant les yeux le poème de l'humanité : les plaintes passionnées de la souffrance luttant sans trêve contre la destinée, les tourments, les tortures des victimes immolées sans merci; les abîmes sans fond où s'engloutissent ceux qui marchent courbés vers la terre et planant au-dessus de ce déluge universel, le martyre héroïque, le sauvetage sublime de ceux dont les âmes se sont fixées sur les hauteurs, dans cet idéal de raison, de justice et d'amour qui les porte à tous les dévouements de charité fraternelle.

Mais, comme dans un orchestre où la mélodie se perd dans les éclats des instruments, les caprices de la fugue ou les indécisions de la pensée har-

monique, de même dans les poésies de Mme de Bezobrazow, la pensée se voile trop souvent sous une ornementation trop bruyante dont la prolixité égare et perd l'esprit comme dans un labyrinthe sans issue. On regrette que les tableaux variés et si intéressants qu'elle fait passer sous les yeux du lecteur soient presque toujours inachevés; c'est du reste, en général, la déception qui s'attache à toutes les choses mystiques et en fait le désespoir pour les uns et l'attrait pour les autres. Ce caractère que je souligne est du reste absolument inhérent au génie slave que Mme de Bezobrazow personnifie en perfection, aussi bien par la forme si personnelle de ses poésies que par le génie des choses de son pays qu'elle a fait passer dans ses vers sous tous les côtés héroïques et fiers, tendres et exaltés qui font de sa race le type indéfinissable. On croit avoir tout épuisé, il reste toujours une goutte d'inconnu au fond de la coupe.

Le lyrisme inhérent au peuple slave accorde et fixe la lyre des poèmes mystiques toujours à un diapason suraigu; aussi ne faut-il pas lire le livre de Mme de Bezobrazow tout d'un trait; il faut le posséder, ce livre et en lire quelques strophes, un seul chant à la fois en se recueillant comme on admire un objet d'art. Je choisis au hasard, parmi cette multitude de sujets variés, quelques pages, quelques extraits, qui donneront une idée du genre de ces poésies si chastes et si pures :

D'abord une évocation de l'au delà!

Au ciel s'évanouit une étoile dernière! —
Et l'espace se tait sous le ciel empourpré
De l'aube frissonnante, au glaive de lumière.
Seul, le mot du passé résonne de mystère
Sous les voiles tombant du souvenir sacré!
Et des arceaux rompus au front chargé de lierre
Passe la voix des morts sur la dalle des nuits,
Des stalles de la nef et des niches de pierre,
Des piliers géants croulant dans la poussière,
S'élève un long soupir qui s'exhale sans bruits...
Car la voix des morts parle à travers le silence,
Et frôle les vieux murs d'un vol évanoui; —
Oui, hors du tourbillon menteur de l'existence
Les morts vont aux vivants pour calmer leur souffrance,
Leur porter des matins l'espoir épanoui.

(*Souvenirs des ruines de l'Abbaye de Villiers*).

RUSSIE (*Fragment*).

Où va la troïka de neige enveloppée
Tintant de ses grelots dans les frimas d'argent?
La troïka bondit sur la route frappée
Par les pieds des coursiers plus légers que le vent.
Voyez son iamchik qui, levé, tient les guides,
Et jouant de son fouet, fredonne à demi-voix,

Dans le silence blanc, sortant des champs livides,
Diamantés des feux roulant des rayons froids.
Le caftant agraffé sur sa large poitrine,
Il est fier comme un preux dans ses bottes de cuir,
Le bonnet sur l'oreille, et la mer opaline
De la steppe neigeuse, à ses yeux semble luir...
De sa douga dorée étoilant l'étendue
Portée au vol léger de ses coursiers fougueux,
Où va la troïka dans la plaine perdue
Carillonnant dans l'air de ses grelots joyeux!...

EN VOYANT UN NAVIRE DÉSEMPARÉ EN LA RADE DE SMYRNE

Quelle tranquillité sur l'onde et sur la terre!
Mais le vaisseau sombré dort dans son ombre altière
Dont il ne peut sortir;
Il se dresse blessé partout comme une cible,
Par l'ouragan serré d'une étreinte inflexible
Il n'a pu que mourir!
Mais revivre il ne peut, car la brèche est béante,
Et la vague apaisée y passe palpitante,
Sous le grand ciel clément;
Tel mon cœur déchiré s'abattant de la cîme,
Frère de l'Océan, s'est ouvert à l'abîme
De l'oubli méprisant.

L'ORIENT

Etendu dans la paix de la mosquée antique,
L'Arabe, l'œil mi-clos parle aux dieux de son cœur,
Couchant les univers sous sa loi fatidique,
Et montrant de son doigt le Prophète vainqueur,
Et du livre éternel il chante le cantique,
Contemplant du passé la jalouse splendeur.
Son âme évanouie en un songe mystique
Est l'unique raison de sa fière grandeur.
Orient immobile, ô berceau de l'histoire,
Le secret de la vie est-il dans ton déclin?
L'occident a passé t'arrachant ta victoire,
Mais tes yeux sont remplis des clartés du matin,
Orient détrôné, c'est la plus grande gloire,
Délaissé par son Dieu, toujours fidèle y croire...

(Alger, septembre 1897, à bord du *Léopold II*).

SPERO.

VIEILLES NOTES

Ces vieilles notes sont celles d'un magnétiseur devenu spirite parce que, magnétiseur. Elles n'avaient aucune raison de voir le jour, mais quelques entretiens me les ayant replacées sous les yeux, j'ai été encouragé par plusieurs de mes amis à publier certains faits qui leur ont paru intéressants et je les exhume du carton où les plus vieilles notes datent de quarante ans... les plus récentes de quelques années seulement.

Ce que j'apporte aux lecteurs de la *Revue spirite* n'aura sans doute point pour eux l'attrait littéraire auquel tous sont en droit de s'attendre, mais je leur affirme la sincérité, la véracité de ces souvenirs, ce qui est déjà quelque chose.

J'avais seize ans lorsqu'un de mes camarades me conduisit en soirée à Paris, rue Pagevin, chez un magnétiseur fort en renom vers 186... lequel, — après avoir provoqué chez plusieurs jeunes gens les phénomènes, merveilleux alors, fort communs depuis, tels que faire avaler au sujet un oignon pour une pêche et lui faire piquer une tête dans un fleuve imaginaire pour sauver un enfant non moins fictif en danger de se noyer, — vint à moi et essaya vainement de me faire tomber en son pouvoir... « Jeune homme, me dit-il, si je ne me trompe, vous serez magnétiseur. » S'il avait pu me dire, sans se tromper, « vous serez bachelier dans trois semaines », j'aurais ressenti de sa prédiction un plaisir beaucoup plus sensible.

***

Je ne quittai point le salon de ce magnétiseur sans rire aux dépens d'un de nos condisciples, un Juif que nous avions rencontré là, par hasard, jeune homme d'un caractère fort enjoué mais d'un orgueil fâcheux, qui fut un peu rabattu en cette séance, laquelle il n'a sûrement point oubliée. Le magnétiseur, je dois le confesser, me faisait l'effet d'un Robert Houdin parce que, selon l'usage, il avait commencé sa représentation par des tours de cartes. Je n'avais pas alors l'idée que j'ai acquise ensuite par moi-même, de cette sorte de puissance occulte d'un être humain sur quelques-uns de ses semblables. — Notre jeune fils d'Israël avait, sans la plus minime résistance, cédé au pouvoir du magicien qui lui avait fait exécuter plusieurs culbutes grotesques au milieu du salon. — Remis debout et réveillé par une légère insufflation sur les yeux, notre camarade que j'appelai vint s'asseoir près de nous. « Qu'as-tu ressenti en dormant, lui demandai-je? — Es-tu sot, je n'ai pas dormi, me dit-il, j'ai fait semblant. — Allons donc, tu plaisantes? » et, comme un gamin que j'étais, je me mis à crier en interpellant le sorcier :

« Monsieur, il dit qu'il ne dormait pas. » — « Voyons, dit celui-ci en revenant vers le jeune homme qui pouvait bien l'avoir « bluffé » et le reprenant, il l'endormit jusqu'à le planter en état cataleptique sur deux chaises, la tête sur l'une, les talons sur l'autre et, afin qu'il n'en ignorât, il lui enfonça une grosse épingle dans le lobe de l'oreille en disant : « Je vais le réveiller et il ne s'apercevra point du léger martyre qu'il aura subi », puis, à l'aide de passes successives, il rendit la souplesse à son corps, le fit se redresser et, lui soufflant de nouveau sur les yeux : « Je vous remercie, mon ami, en effet, vous ne dormiez pas davantage, n'est-ce pas? — Non monsieur. » Cette négation effrontée provoqua un rire général et notre petit Juif revint s'asseoir près de moi. « Eh bien, lui demandai-je, tu dormais cette fois? — Non, me dit-il, je faisais toujours semblant. — Tu as un rude toupet, alors tu as senti l'épingle qu'il t'a plantée dans l'oreille? — Où ça? — Mais là. » Portant alors la main à son oreille et sentant la preuve de son mensonge audacieux, notre camarade se mit à hurler comme s'il avait été écorché et, couvert de ridicule, s'enfuit au milieu des huées des assistants vers le chemin de l'escalier où nous le suivîmes, du reste. Inutile d'ajouter qu'une fois dans la rue je retirai de son oreille l'épingle qu'il piqua au revers de son paletot absolument comme Laffitte. J'ajouterai qu'il est devenu, comme lui, banquier, riche et très honnête au demeurant. Si ces lignes lui tombent sous les yeux — ce n'est pas moi qui les y placerai — il se rappellera mon nom qu'il n'a point entendu depuis ma promotion de sous-lieutenant, et, comme je ne l'ai point nommé, je suppose qu'il ne me garderait point rancune.

*
* *

Je ne tardai pas à constater chez moi le pouvoir de magnétiser qui m'avait été prédit et, dans une circonstance qui aurait pu me couvrir de ridicule. J'avais alors dix-huit ans, j'étais à Versailles, chez M. L..., ingénieur, où j'étais reçu comme l'enfant de la maison. Un soir que je piochais dans son bureau certain problème de géométrie dans l'espace qui avait eu le don de m'endormir sans l'effort d'aucun magnétiseur, j'entrai au salon où la femme de chambre, jolie fille de vingt ans, ravivait le feu pour le retour de M. et Mme L... qui étaient allés au théâtre. Sans penser à mal — j'étais bien innocent alors — je lui dis à brûle-pourpoint en la regardant avec plus d'ardeur qu'il n'eût peut-être convenu : « Quels beaux yeux vous avez! » A ces mots la belle fille demeura plantée là, les yeux hagards, rivés aux miens, au point que j'en fus effrayé et que je m'enfuis au bureau, mais, poursuivi par ma victime qui, me saisissant par les épaules avec une vigueur étrange, m'enfonça comme deux braises ardentes ses yeux de folle dans les miens. Je me dégageai et montai en courant l'escalier

qui conduisait à ma chambre afin de m'y enfermer, mais en quelques bonds de panthère cette fille me dépassa et, se plantant sur le seuil, m'en barra l'entrée. Je me détournai pour fuir son regard de Méduse et, perplexe, apeuré, je redescendis les marches trois par trois, puis, pris de terreur, je courus au jardin sentant sur mon cou le souffle chaud de cette pauvre fille qu'un regard avait suffi à changer en une sorte de furie. La cloche heureusement tinta, M. et Mme L.., rentraient du théâtre... C'était la délivrance. Je me précipitai vers la porte accompagné de mon trop bon sujet. L'ingénieur vit tout de suite mon effroi et ce qui l'avait causé... Sans perdre de temps, il appliqua sur la joue de sa femme de chambre une giffle, que j'avais bien mieux méritée qu'elle, mais qui eut pour effet immédiat de la remettre dans son assiette. « Tiens, Monsieur et Madame! dit-elle, comme sortant brusquement d'un rêve..., c'est drôle, je ne les avais pas entendus sonner... — C'est pour ça que vous méritiez une petite punition, dit l'excellent M. L... en lui donnant le change. Puis il m'adressa quelques questions auxquelles je répondis par le récit très véridique de ma sotte aventure. — « Ne recommencez jamais pareille expérience, me dit-il, en riant doucement. Cette fille est somnambule et un tantinet hystérique. Une autre séance pourrait tourner mal pour vous deux. »

Et cette petite comédie n'eut pas d'autre représentation. J'ai revu cette fille quinze ans après, en Savoie, où elle avait épousé un brave brigadier de gendarmerie à qui elle avait déjà donné quatre beaux mioches. Cette bonne grosse ménagère ne s'est jamais doutée que sa vertu avait été un certain soir à la merci d'un jeune poltron, magnétiseur sans le savoir.

* *

Une autre fois, c'était à la foire de Saint-Germain où je m'étais rendu avec mon bon ami F..., ancien condisciple, fils d'un grand négociant de Mexico et qui dirigeait à Paris une maison de commission fort prospère. Le pauvre garçon fut pris de la fantaisie de pénétrer dans la loge d'une somnambule extra-lucide... où je le suivis. Trois personnages nous reçurent, la somnambule, le magnétiseur, ou soi-disant, et une carto-chiromancienne. La première endormie et (un voile sur les yeux) nous émerveilla par la clarté de ses réponses. Aux questions posées par son barnum, elle dit les initiales de nos chapeaux, les noms imprimés sur nos cartes et le millésime de la seule pièce d'argent que je tenais dans ma main. Tout cela elle le voyait dans le cerveau de son maître. Peu familiarisé alors avec les effets si incompréhensibles des divers états de l'hypnose, je n'ajoutais qu'une foi assez restreinte à ce qui me paraissait n'être que le résultat de trucs. Je voulus voir si je pourrais essayer mon pouvoir sur cette fille et j'en demandai l'autorisation au « patron ». « Je ne crois pas que cela vous soit possible, mais si Mlle Hen-

rietta le veut bien je ne vois pas qu'il y ait de mal à cela. » J'endormis Henrietta d'un regard et il eut mieux valu que je n'y eusse point réussi, car la suite de cette aventure est si triste que le souvenir en est encore pénible à mon cœur, bien que quarante ans se soient écoulés depuis.

Ayant adressé quelques questions banales à Mlle Henrietta je la réveillai en lui soufflant sur les yeux comme je l'avais vu pratiquer par mon initiateur de la rue Pagevin que les lecteurs n'ont point oublié.

Nous allions quitter la baraque après avoir rémunéré le magnétiseur forain et sa compagne lorsque la bohémienne, qui tenait aussi à « être étrennée » ainsi qu'elle en fit la prière, nous fit son petit boniment : « Messieurs, voulez-vous savoir le passé, le présent, l'avenir, je dis toujours la vérité, rien que la vérité, étant élève de Mlle Lenormand qui, vous le savez, messieurs, a su prédire au général Bonaparte que son épée et sa cape de lieutenant d'artillerie se changeraient un jour en l'épée et en le manteau de Charlemagne. »

— Va pour l'avenir, lui répondit F..., mais dites-moi bien tout ce que vous verrez, ne me cachez rien... fortune, mariage, mort..., allez jusqu'au bout.

— Alors, messieurs, c'est le grand jeu, dit la pseudo-Egyptienne voyant sans doute qu'elle avait affaire à deux naïfs. — Va pour le grand jeu, répondit F... en allongeant deux pièces de cent sous qui disparurent dans le corsage de la fille comme une lettre à la poste. — Vous direz aussi l'horoscope de mon ami, ajouta F... — J'aurais voulu me sauver en l'emmenant de force, sentant malgré moi comme un pressentiment me serrer le cœur. Pendant que la Sibylle préparait ses cartes et ses tarots, Henrietta, la somnambule, s'était rapprochée ; je la regardai avec un regard anxieux et fixe, elle s'endormit subitement, et, sans que nous pûssions nous rendre compte de ce qu'elle allait faire, elle arracha les cartes des mains de sa compagne et s'assit en la repoussant. « C'est moi qui parlerai, dit-elle. » J'allais me récrier, mais l'autre nous dit : « Laissez-la faire, ma sœur Henrietta voit mieux que moi. Elle dit toujours vrai. »

Je pensai un instant que F... et moi étions les victimes d'une comédie, mais très curieux de savoir ce que la somnambule allait lui dire, mon ami me pria de ne plus parler.

« C'est une vraie voyante que ma sœur », dit encore une fois la tireuse de cartes qui lui ressemblait trait pour trait, ce dont je ne m'aperçus qu'alors.

Ce que nous dit cette fille était lugubre et, quoique souriant et pâle, mon pauvre ami en fut horriblement impressionné. Ce ne fut pas long du reste. « Ton père est vieux, lui dit-elle en le tutoyant, ta mère est très belle. Est-« ce ta sœur qui peint un tableau dans ce beau salon ? Je vois de l'or, « beaucoup d'or dans un coffre-fort. C'est à Paris, dans une belle maison

« d'une rue qui monte, attends, je lis le nom, rue de Dunkerque (tout cela « était exact). Suis bien mon conseil. N'accepte pas la proposition qui te « sera faite sous peu. C'est par un honnête homme, c'est vrai, mais j'y vois « un danger, accident, coup à la tête, mort. »

Puis se tournant vers moi : « Donne-moi ta main, me dit Henrietta, toujours sous le charme de l'hypnose. Toi tu es militaire, tu vas entreprendre une longue traversée. Tu verras la mort bien des fois près de toi sans qu'elle te touche de sitôt... Je vois une grande guerre, de grandes batailles, encore des voyages sur mer, des combats loin, loin, un boulet de canon, mort. » — Est-il pour moi ce boulet de canon ? m'écriai-je. Mais la somnambule poussa un éclat de rire, et se réveilla avant de m'avoir répondu. Pour moi l'horoscope, vrai jusqu'au dernier chapitre, n'est pas encore accompli. Moins savant que Napoléon, j'ignore toujours si le boulet en question a été fondu pour moi.

J'ai fait deux fois le tour du monde, j'ai assisté à quelques combats au Sénégal, en Cochinchine. En 1870, j'ai été trois jours sur le champ de bataille ; à Mouzon, à Sedan, à Bazeilles où j'ai été fait prisonnier et envoyé à Magdebourg, j'ai fait naufrage, j'ai été renversé deux fois de cheval. Tout cela c'est bien avoir vu la mort de près, sans grand mérite je l'avoue, puisque ce fut sans jamais attraper la plus petite égratignure. J'ai quitté le service jeune pour me marier loin de France. Mais le boulet de canon dont si souvent mes camarades ont ri, parce que chaque fois que je partais pour une campagne lointaine je disais : « Je vais au devant de mon boulet », n'a jamais paru et je doute qu'il vienne. Après tout, qui peut dire jamais ? Quant à mon pauvre ami F..., j'ai là une lettre reçue en Nouvelle-Calédonie où j'appris, deux ou trois ans après la prédiction de la somnambule, qu'il s'était associé, sur les avis de son père, à un grand entrepreneur de constructions en fer. Un jour, en visitant des travaux, une lourde barre de fer en tombant le frappa à la tête, la blessure très grave ne fut pas mortelle sur le coup, mais F... y vit comme la réalisation de son horoscope, il devint sombre, taciturne, triste, la démence l'envahit en peu de temps et il mourut de folie furieuse dans un cabanon de Bicêtre !

Voilà mes plus lointains souvenirs, ceux des plus vieux feuillets, j'ai cru pouvoir les publier pour prouver que la science occulte est vraie parfois et, qu'en l'étudiant, elle mérite qu'on ne lui oppose pas toujours le doute de parti pris. J'ai des feuillets plus gais, je vous les promets.

(*A suivre.*)

Léopold Dauvil.

PHÉNOMÉNOGRAPHIE

Première séance

La première séance eut lieu le 25 mai, de neuf heures du soir à minuit. Y assistaient : Mme Marie, Mlle Nilda et Mme Angelina, femme de l'auteur. Cette dernière, grâce à une expérience acquise au cours de nombreuses séances psychiques, pouvait prêter son aide pour le contrôle des personnes et l'observation des faits.

On ferme les portes de la salle à la manger; on baisse la lumière ; puis, nous formons le cercle et posons les mains sur un guéridon de bois. Ce guéridon pesait environ 7 kilogrammes; il avait 0 m. 75 de haut ; le plateau, de forme ronde, mesurait 0 gr. 02 d'épaisseur et 0 m. 55 de diamètre. Il avait trois pieds qui, en se séparant au milieu de leur longueur, formaient deux angles trièdres opposés et de même ouverture que la partie supérieure elle-même. Ce guéridon est le seul dont nous nous soyons servis pendant toutes nos séances.

MOUVEMENTS

Au simple contact de nos mains, le guéridon s'inclina spontanément vers chacun des assistants.

On lui en demande la raison. Il frappa alors, d'un seul pied, sur le parquet, le nom et le prénom d'un frère de la maîtresse de la maison, mort depuis une vingtaine d'années.

La force qui se manifestait ainsi dit, à plusieurs reprises, qu'elle voulait l'obscurité. On se conforma à ce désir.

L'impulsion s'accentua immédiatement, et le guéridon se mit à exécuter des mouvements d'ascension et de rotation.

Il s'éleva même au point que les trois dames durent étendre le bras pour en toucher les extrémités inférieures. Elles se levèrent pour suivre les mouvements; mais le guéridon continua à monter jusqu'à 3 mètres environ du sol.

Je fis promptement la lumière; je saisis le guéridon à la hauteur où il se trouvait, et je le sentis animé de mouvements qui, me sembla-t-il, tendaient à le projeter au loin.

Une trentaine de fois il s'éleva à la même hauteur. Il lui arriva une fois de retomber avec fracas, mais ensuite, sur notre demande, il ne retomba plus que très doucement.

Il décrivait en l'air des mouvements de rotation comme un bâton qu'une main invisible aurait tenu par le milieu.

Le contact de nos mains avait été plus ou moins nécessaire surtout celui des mains de Mlle Nilda; mais les mouvements du guéridon étaient si

rapides et si changeants que les mains elles-mêmes ne les suivaient qu'avec peine; il semblait que la cause qui les produisait prenait de la force avec l'exercice.

En tout cas, le guéridon ne vint point se heurter contre la tête des assistants, ni contre la lampe suspendue au plafond, ni contre un énorme tableau fixé au mur le plus proche; on aurait dit que la cause qui l'animait pouvait distinguer dans l'obscurité.

Soit pour me rendre compte ou pour prévoir de petits accidents probables, j'ai pris plus d'une fois le phénomène sur le vif en faisant brusquement craquer une allumette : mais son intensité s'affaiblissait à la lumière.

Cependant j'ai pu constater que le meuble en question s'élevait, en pleine lumière, de 0 m. 03 à 0 m. 04 au-dessus du sol, lorsque je demandais qu'il se tînt à cette élévation, alors même que toutes les mains cessaient d'y toucher.

AUGMENTATION DE POIDS

Le guéridon augmenta également de poids, au point qu'il fallait un effort musculaire prolongé pour le détacher du parquet. Nous n'avions pas de dynamomètre pour le peser exactement; mais on peut supposer que le poids anormal était au plus le quadruple du poids normal.

Lorsque nous voulions nous en assurer en le soulevant, le poids anormal disparaissait peu à peu.

EMPREINTES

A la vue de tous les assistants je couvre de noir de fumée une feuille de papier blanc, que je fixe, aux angles, avec quatre grosses épingles sous le plateau du guéridon; je place ce dernier dans sa position normale, et j'invite la tante et la nièce à mettre leurs mains ouvertes les unes sur les autres, sur le guéridon; pour plus de sûreté, leurs mains sont retenues par Mme Angélina pendant l'expérience.

J'éteins le gaz; et la table, sur laquelle je place moi-même les mains pour le contrôle, prend un certain mouvement giratoire qui va en s'accentuant.

Pendant qu'elle se meut ainsi, je demande à la cause qui l'anime de vouloir bien tracer sur la feuille préparée un signe quelconque, un G par exemple. Une demi-minute environ s'écoule; la table s'incline quelque peu, et s'arrête plusieurs fois ainsi inclinée.

Comprenant qu'il y avait là une invitation à constater le phénomène, et les mains des trois dames se trouvant toujours dans la position indiquée, je fais craquer vivement une allumette, et je découvre un G. en blanc sur fond noir, bien entendu, et je le montre aux assistants émerveillés. Cette lettre, une initiale de forme baroque, de 3 centimètres environ de hauteur,

était sans doute bien peu de chose; mais c'était un fait où notre critique était impuissante à découvrir l'action physique, l'action personnelle normale, si l'on considère les conditions où le fait avait eu lieu; c'était un phénomène psychique authentique.

Dans des conditions identiques, j'ai demandé à la même cause de vouloir bien, sur la même feuille, tracer une croix; cette croix est tracée, bien qu'incomplète et quelque peu grossière.

Je prends la feuille et la remplace par une autre, également couverte de noir de fumée. Comme précédemment, j'invite Mesdames Maria et Nilda à mettre les mains sur le guéridon. La troisième de ces dames les retient immobiles; je place mes mains sur celles de cette dernière et redouble d'attention et de promptitude.

A trois reprises différentes je demande à l'intelligence occulte de marquer sur la feuille soit un cercle, un D, une fleur.

Répondant à chacune de nos demandes, la force en question met la table en mouvement et l'arrête de façon à ce que je puisse constater immédiatement les signes requis (1).

APPENDICE

Nous en étions à ce point lorsque M. Baudolino, de retour de ses affaires, entra dans la salle.

AUTRES EMPREINTES

Informé de notre succès, il exprime le désir, séance tenante, que la même intelligence écrive un F sur la même feuille.

Immédiatement elle trace la dite lettre; et tous, nous en faisons la constatation.

Mais M. Baudolino demande le mot « Felicita »; d'autres personnes demandent en même temps d'autres signes; il en résulte des empreintes confuses. La confusion se produit simultanément avec la diversité des demandes.

VARIATIONS DE POIDS

Pour faire observer au maître de la maison le phénomène de l'augmentation de poids du guéridon, je priai de nouveau ces dames de mettre leurs mains sur la table, et demandai à la force de frapper un coup lorsque tout serait prêt.

Le coup frappé, les dames quittent la table, et M. Baudolino essaie de la soulever; il déclare qu'il le peut à grand'peine, bien qu'il soit parfaitement capable de soulever un poids de 60 à 65 kilogrammes.

(1) Quand les articles de M. le professeur Falcomer seront terminés, notre librairie les publiera en une seule brochure qui contiendra toutes les figures.

Sur notre demande, le guéridon devient léger, au point que je puis le soulever avec facilité. Une fois de plus, tous les assistants constatent les variations de poids qu'il a éprouvées.

CONCLUSION

La surveillance exercée au cours de la séance sur Mmes Maria et Nilda, particulièrement sur cette dernière, — en l'absence de laquelle les phénomènes ne se produisaient pas; — les expressions d'étonnement candide qu'elle laissait échapper lorsque les phénomènes avaient lieu; la production rapide et presque continue de ces derniers, qui rendait une mystification extrêmement difficile, parfois même impossible; la nouveauté des faits que je provoquai furent autant de circonstances qui nous inclinèrent à les accepter comme vrais.

En ce qui regarde les empreintes, si on les examine avec soin, on pourra objecter que l'invisible opérait avec un doigt. Nous verrons plus loin quelle était la consistance de ce doigt et à qui il pouvait bien appartenir.

(*A suivre*). Professeur FALCOMER.

UTILITÉ

D'UN SIGNE DE RECONNAISSANCE

POUR LES SPIRITES

La France républicaine a mis en honneur une devise dont elle est justement fière et qu'elle étale complaisamment sur nos monuments publics : *Liberté, Egalité, Fraternité.* Depuis plus d'un siècle que nous l'arborons nous pouvons nous flatter, je crois, que les deux premiers termes en sont passés, sinon complètement dans les mœurs, au moins dans la conscience de tous les peuples. Un retour à l'esclavage ou au rétablissement des castes semble (en théorie du moins) un anachronisme absurde. Il n'en est pas de même du dernier terme : *Fraternité.* Non seulement cette idée n'a fait aucun progrès, mais avec la diminution du sentiment religieux, et la propagation des idées darwiniennes de la lutte pour la vie, les conditions de l'existence se font de jour en jour plus dures, plus âpres pour les petits, pour les faibles, pour les simples et surtout pour les scrupuleux. Il n'y a plus d'autre considération que l'intérêt égoïste ; il faut être le plus fort ou le plus malin ; et l'écrasement impitoyable pour quiconque croit à un devoir supérieur n'est qu'une question de courte durée.

Il n'existe qu'un seul moyen de s'opposer à ce scandaleux triomphe de la force sur la conscience, c'est le groupement, l'union de ceux qui pensent et veulent le bien. Pour cela il est un procédé simple, infaillible, je crois, et que je vais exposer.

Je mets en fait, d'abord, que plus que, qui que ce soit, les Spirites sont à la fois menacés et en mesure de résister. Menacés, parce que, spiritualistes convaincus de leurs devoirs, ce sont des proies toutes désignées pour le positivisme immoral des matérialistes. En mesure de résister : parce qu'ils ont le nombre, et que la charité qui fait le fond de leurs croyances est une force immense. Que leur manque-t-il donc ? une seule chose : la cohésion ; c'est-à-dire savoir se découvrir et se reconnaître partout, en tout temps et à première vue, pour pouvoir s'unir à propos.

La conclusion est simple. Ayons un signe de reconnaissance que nous porterons *tous*, *toujours* et *partout*. Qu'il soit visible pour nous et invisible pour les autres ; qu'il soit simple et bon marché. Je propose *une épingle*, que les hommes porteront à leur cravate et les femmes en broche (ou des boucles d'oreilles). Ce signe distinctif signifiera seulement : « Je suis spirite, c'est-à-dire : je crois que l'âme survit au corps et dans certaines conditions peut se manifester hors de lui ; je crois que mon existence future sera la conséquence de la présente ; je crois donc à la nécessité de faire le bien, dans mon propre intérêt. Je crois aussi que l'humanité est une immense chaîne dont nous sommes les anneaux indissolublement solidaires les uns des autres. Je crois enfin que la charité que je professe doit être dans les actes et non simplement sur les lèvres. »

Voilà ce que signifiera ce petit symbole, *tout cela*, et *rien que cela*. Qu'on ne vienne donc pas y voir *ni décoration*, *ni talisman*, *ni signe cabalistique*.

Un groupe de Paris a déjà adopté un symbole de ce genre qui a été mal compris et lui a attiré les objurgations de certains spirites. C'est mal interpréter une idée essentiellement pratique et utilitaire, du moins telle que je la préconise.

Quel sera ce signe ? Oh ! je n'ai aucune préférence, pourvu qu'il ne soit ni compliqué, ni prétentieux, ni coûteux. Je pense qu'il doit attirer aussi peu l'attention des profanes que le fer à cheval ou la poignée de sabre que nous portons fréquemment à nos cravates. Il faut néanmoins qu'il ne soit pas d'un modèle courant. Un trèfle, symbole de la triple nature de l'homme; une étoile qui nous rappelle la patrie céleste, une ancre, espérance ; un cœur, charité, tout cela peut-être bon. Je me contente d'émettre l'idée, et je n'ai même pas le mérite de la nouveauté, car je crois qu'elle fut discutée et repoussée, j'ignore pourquoi, au dernier Congrès. Pour moi, c'est un grand tort, et je vais, pour le montrer, finir par une anecdote.

Je fais partie du groupe qui porte l'*Etoile*, auquel je faisais allusion plus haut. Dernièrement je me trouvais dans une ville où j'étais étranger, et le hasard me mit à l'improviste en présence d'une affaire pour laquelle un dépôt de fonds était nécessaire. Je n'avais pas d'argent sur moi, et je me

défiais. L'affaire était manquée, quand nous remarquâmes, mon interlocuteur et moi, que nous portions tous deux l'Etoile. Cela suffit. Nous savions aussitôt qu'aucune ruse déloyale ne pouvait être à craindre entre nous. L'affaire était avantageuse pour tous les deux, et fut conclue séance tenante, sur simple parole. Je n'ai pas besoin d'ajouter que nous n'eûmes pas à nous en repentir.

Peut-être me dira-t-on que j'ouvre de nouvelles facilités aux chevaliers d'industrie, et que les vrais spirites seront exposés à devenir les dupes d'un nouveau genre d'exploitation. Je ne le crois pas. D'abord, rien ne nous force à crier sur tous les toits le signe que nous adopterons ; et vint-il à être connu universellement, comme il signifie avant tout que le porteur est spirite, et que, grâce à la sottise humaine, c'est un titre dont on ne se vante guère, je ne crains pas qu'il soit porté par ceux dont les convictions ne sont pas bien solides. Et d'ailleurs, qui empêche de compléter le premier mouvement par un petit interrogatoire que chacun saura imaginer pour écarter tout soupçon de fraude ? L'essentiel c'est que l'on se reconnaisse *à première vue*, et qu'en cas de détresse subite, tout spirite soit assuré de de trouver partout sympathie et soutien. Tout le monde y trouvera son compte. Celui qui se trouvera dans l'embarras, qui saura ne pas être repoussé rudement, et aussi celui qui aidera son prochain, car on lui procure ainsi l'occasion de grossir son trésor de mérites spirituels, avec la certitude d'avoir *bien placé* sa charité. Qu'en pensent mes frères, les spirites ?

G. Béra.

BIBLIOGRAPHIE

Reçu de San-Paulo, Brésil, une nouvelle feuille de propagande spirite dirigée par *Raul da Silva*. Cette revue est distribuée gratuitement et a pour titre *Nuctemeron*. Nous lui envoyons nos souhaits de bienvenue et nos félicitations ainsi qu'à la nouvelle revue *Amor al Progreso*, créée de même pour la propagande spirite et distribuée gratuitement par la Société *Constancia y Fidelidad*, à Malaga, Espagne, sous la Direction de Don *Pedro Roman Cruz*.

Le roi mage, par *Pierre des Champs*. Etude sur les mystères antiques et sur leur part d'influence dans les origines chrétiennes. Un volume grand in-8°, avec 100 illustrations. Couverture en couleurs, prix : 7 fr. 50. Philosophie révolutionnaire (spiritualiste-matérialiste), par *Dismier*.

UNE LETTRE DE MADAME NŒGGERATH

A la suite des clameurs soulevées dans la presse quotidienne par l'arrestation d'Anna Rothe, notre excellente amie, Mme Nœggerath, a fait parvenir à l'*Eclair*, une rectification de la séance qui avait eu lieu chez elle. Nous en extrayons les lignes suivantes, auxquelles nous nous joignons de tout cœur.

. . . . . .

... « Il n'est point d'action plus flétrissante que celle d'accuser des innocents. Et ici il s'agit d'un médium, c'est-à-dire d'un être doué d'une sensitivité extrême. Je serais donc coupable en donnant raison, par mon silence, aux calomniateurs, la plupart, il est vrai, irresponsables parce qu'ils sont ignorants et qu'ils confondent la science psychique avec une religion nouvelle.

« Je viens donc répéter ici ce que je puis affirmer à haute voix : c'est que, rue Milton, le plus léger soupçon n'a pu effleurer la pensée d'aucun des assistants, même de ceux qui n'étaient point spirites.

« Dans divers groupes, où l'on a pris les mêmes garanties que chez moi, les mêmes affirmations se sont produites.

« Permettez-moi donc, Monsieur, de venir courtoisement vous signaler quelques erreurs qui se sont glissées dans votre « Actualité » ; si je m'abstenais, je mériterais le mépris de mes antagonistes eux-mêmes.

« On a mieux fait que d'assurer aux assistants que Mme Rothe avait été mise nue devant l'investigatrice. One leur la prouvé ne leur montrant toutes les pièces des vêtements de Mme Rothe, enfermées dans une chambre éloignée. Sa chemise seulement lui a été remise parce que, après avoir subi des mauvais traitements, le médium était grelottant de fièvre et que du linge froid lui eût fait du mal, mais cette chemise a été bien examinée, secouée, et il ne faut pas beaucoup d'intelligence pour comprendre qu'elle ne pouvait contenir ni des brassées de fleurs toutes fraîches, ni fruits, ni objet d'art, ni portrait, ni livre. Un peignoir pris au hasard dans ma garderobe, et laissant entrevoir la chemise, devint le seul vêtement du médium.

« Le salon était éclairé d'une manière éclatante. Les fortes lampes n'avaient ni abat-jour ni écran. L'impresario avait été écarté.

« La table autour de laquelle nous étions assis avec Mme Rothe, pour ne point perdre de vue un seul de ses mouvements, n'était qu'un simple pliant sans tiroir, sans bois au-dessous. Il fut complètement démonté, examiné, ainsi qu'un morceau de toile cirée qui le couvrait. Je savais par de nombreuses expériences antérieures chez d'autres personnes, et chez moi-même que souvent des fleurs tombent mouillées au milieu de nous.

« Il y a, en effet, une tente dans un coin de mon salon. Les rideaux en ont été scrupuleusement visités. Du reste, ces rideaux étaient restés largement ouverts, la lumière y pénétrait, je dois le dire, moins intense que dans le salon.

« Il est bien vrai que l'ombre favorise toute matérialisation. Ce n'est point le médium qui l'a expliqué en réponse à une question. Cela n'est ignoré d'aucun expérimentateur quelque peu instruit.

. . . . . .

« Nous avons eu des roses magnifiques parsemées de gouttes de rosée, des myosotis, des pensées, fleurs délicates bientôt froissées, sans compter, tout à la fin de la séance, une botte de feuillage et de fleurs des bois ruisselantes d'eau, ce dont tout le monde s'est assuré. »....

R. NŒGGERATH. »

Maintenant assez d'encre a coulé sur ce sujet; la presse du monde entier a parlé à tort et à travers; la parole est à la justice. Attendons et voyons s'il y a toujours des juges à Berlin.

La Direction.

LE SPIRITUALISME

EST-IL

UNE RELIGION OU UNE SCIENCE?

Réponse de l'honorable juge A.-B. Richmond

Pour répondre à cette question, il est avant tout nécessaire de s'assurer de la définition exacte du mot « Religion ».

Selon moi, la Religion comprend toutes les formes de croyances aux forces ou pouvoirs spirituels, invisibles, dont le but immédiat est de prouver l'existence d'une vie future ou l'immortalité de l'âme et les conditions, ainsi que les obligations morales, qui lient les hommes entre eux, dans le monde de l'au-delà, comme dans celui-ci.

Le spiritualisme n'est ni une croyance, ni un culte, mais une religion qui proclame l'immortalité de l'homme, sur des preuves aussi manifestes et aussi concluantes que le fait même de son existence actuelle. Les témoignages qui établissent cette vérité sont vivants et la prouvent d'une manière positive et incontestable.

La foi n'entre pas dans le problème comme un élément nécessaire à sa solution, pas plus qu'elle n'est utile aux problèmes de mathématiques ou aux phénomènes d'affinité chimique.

Le spiritualisme déclare qu'il y a une vie future et le démontre à l'aide de témoins vivant dans le monde invisible et venus pour en affirmer l'existence. Ce n'est pas là un fait scientifique seul, pas plus que ne l'est tout autre phénomène observé et reconnu par l'homme. La science essaie en vain de l'appliquer par des théories ; elle se voit, en dernier ressort, réduite à admettre le fait des manifestations spirites, sans égard pour les théories ou les expériences scientifiques.

L'homme vit-il au-delà du phénomène de la mort? Cette question et sa preuve affirmative sont le fait fondamental de toutes les religions de la terre. Sans cette certitude, toutes les croyances et tous les cultes sont aussi chimériques qu'un rêve. L'aide de la science n'est point utile pour affirmer cette vérité qui est la clé de voûte de toutes les croyances et qui doit et peut être prouvée sans le secours de la science ou la logique de l'espérance et de la foi.

Dans nos tribunaux, un fait avancé est prouvé par des témoins oculaires ou par une circonstance qui ne peut être changée. Il se peut que les témoins soient ignorants du sens attaché au mot science, mais ils sont néanmoins aussi capables que l'érudit ou le savant de dire ce qu'ils ont vu et leur témoignage est accepté, selon qu'il est d'accord avec l'expérience et le jugement des jurés.

Nous savons tous que nous pouvons reconnaître les traits et la forme de nos semblables, et même le son familier de la voix sans l'aide des règles ou des formules de la science. Celle-ci peut, il est vrai, nous être utile pour l'explication d'une apparente impossibilité des faits avancés ; cependant, si l'évidence est claire et positive, le jury jugera l'affaire d'après la connaissance qu'il a de la vérité et de l'honnêteté des témoins, sans égard aucun pour les spéculations de la science.

Or, les communications des esprits ont été prouvées par les témoignages d'un nombre considérable de personnes dont la bonne foi ne peut être mise en doute et sur des faits reconnus authentiques et connus d'elles seules, établissant d'une manière irrécusable la personnalité mentale de leurs amis désincarnés et le souvenir qu'ils ont conservé de leurs affections terrestres, ainsi que des principaux événements de leur vie primitive ; et ces témoi-

gnages ne dépendent uniquement que de l'expérience acquise par l'homme et n'exigent nullement l'appui de la science pour leur vérification. Ils constituent la base de la religion du spiritualisme, et l'évidence en est si concluante qu'aucun homme sincère ne peut manquer d'en reconnaître la vérité.

— Je suppose que je sois seul dans ma chambre, livré à mes réflexions et dans un silence absolu. Tout à coup, je me sens pris d'une étrange sensation ; puis, j'entends une voix qui m'est familière m'appeler par mon nom et me parler ; elle m'entretient d'évènements et de particularités dont je n'ai aucun souvenir, au moment même, mais dont je reconnais (plus tard et après examen) l'exactitude. Il est évident que je me trouve en présence d'une intelligence qui se souvient du passé et manifeste les sentiments affectueux de sa vie terrestre ; ce n'est pas là un fait scientifique notoire, mais plutôt un témoignage légal admis dans nos tribunaux et de l'issue duquel dépend l'intérêt capital de la vie.

J'ai vu, à des reprises différentes, la vie et la mort mises dans la balance judiciaire. Les faits connus de la science seule n'étaient d'aucune importance à la solution du problème ; mais une intelligence humaine sert de témoin et révèle des accidents qui n'ont aucun besoin des lumières de la science pour être compris ou expliqués, et sur l'évidence desquels seuls le résultat controversé est rendu manifeste à l'esprit souvent inculte du jury. La justice affirme sa souveraineté et le juste triomphe de l'injuste. Souvent, il est vrai, la science vient en aide pour la solution des questions qui engagent ou la culpabilité ou l'innocence, d'après les incidents produits par les témoins. Il en est de même dans l'investigation de la religion du spiritualisme. Le témoignage apporté par des vivants invisibles et la présence des esprits prouvent l'existence de faits dont l'explication est tout à fait en dehors de la compétence de la science ; ce serait vraiment fâcheux si ces faits devaient rester à jamais ignorés et relégués dans le laboratoire de la science seule, en attendant qu'ils puissent être expliqués.

L'explication érudite des phénomènes spirites de sub-conscience, de polarité atomique ou de magnétisme, donnée par d'éminents savants, est *obscurum per obscurius* et ne fait que rendre plus obscur le mystère caché sous le voile de la mort. Mais, à l'explication sensée émanant d'une intelligence invisible qui survit à la désagrégation du corps dans le monde des esprits, la science ne peut rien ajouter ; et si, en outre, l'immortalité est un fait admis par toutes les religions de la terre et prouvé par l'évidence des phénomènes spirites, la science ne peut encore nous apprendre rien de plus.

Le spiritualisme prouve ce qu'il avance d'une manière manifeste et irré-

futable. Il entre dans le sanctuaire de la mentalité et de la conscience humaines et les pénètre de la vérité d'une existence future. L'alambic, le creuset, la cornue et le microscope n'ont aucune place dans le royaume de la spiritualité. L'amour, les souvenirs et l'expérience sont les seuls éléments nécessaires pour prouver la présence de ceux auquels nous sommes unis par le passé. Le spiritualisme démontre que « Toute âme qui a vécu ne peut mourir. »

L'éthique du spiritualisme peut rivaliser avec le code religieux le plus pur de la terre. Pourquoi prendrait-il place parmi les théories variées de la science, soumises à la controverse d'une ignorance instruite ?

Quelle autre religion de la terre est capable d'apporter au chevet du mourant une consolation si grande qu'elle adoucit les douleurs des vivants ? Avant que nous fermions les yeux aux scènes de ce monde, le spiritualisme les ouvre et nous fait entrer dans le monde des esprits, en nous révélant non un Dieu personnel, mais l'esprit infini de l'univers qui régit la force ou l'énergie dans la production de toutes les forces physiques, avec une intelligence à jamais infaillible.

Traduit par le Prof. C. MOUTONNIER

Nice, le 27 mars 1902.

Réponse du conférencier spiritualiste Sargis

Le spiritualisme n'est ni une religion ni une science.

En voici les raisons :

La religion, *per se*, est de la superstition. La mission du spiritualisme moderne est de détruire la superstition. C'est ce qu'il fait en substituant le fait à la croyance, et il n'implique rien de plus. Un fait n'est ni religieux, ni scientifique. La connaissance d'un fait peut être de la science, et une religion ou une philosophie s'en faire une base, mais le fait en lui-même n'est pas altéré. La religion est un amas confus de notions mentales ou imaginaires édifiées sur des conditions supposées, sans égard pour la nature. La science est simplement la reconnaissance d'un fait démontré de la nature. La nature est l'univers objectif, servant aux recherches de la terre et de l'atmosphère. En dehors de cela tout est spéculatif, conjectural. Pour le poisson l'eau est le monde; à l'animal c'est l'eau et la terre et à l'oiseau, c'est l'eau, la terre et l'air.

Le spiritualisme ne peut être une religion, parce qu'il est basé sur un fait. Ce n'est pas non plus une science, parce que ce fait fondamental s'élève

au-dessus de la Nature objective, avec laquelle seule la science a affaire. Il n'appartient donc ni à l'une, ni à l'autre catégorie.

La religion est, en réalité, hypothétiqne. Quant à la science, c'est la connaissance de faits ou de principes ; mais les causes qui ont produit ces faits sont exclues et ne deviennent que des hypothèses. Certains phénomènes ayant été observés et,à la suite de recherches assidues et répétées, reconnus constants,dans leurs conditions relativement à la terre et aux étoiles, ont été classés comme des faits scientifiques appartenant à l'astronomie. De même la structure et les fonctions du corps humain, étudiées depuis des siècles, ont produit la science moderne de la physiologie et de la chirurgie. Mais dire comment les soleils et les planètes ont pris naissance et se sont maintenus, ou ce qu'est l'homme et quelle est sa vraie origine, est et sera toujours un mystère impénétrable. On peut donc se rendre compte maintenant pourquoi le spiritualisme ne peut pas être une superstition, comme l'est la religion, parce qu'il est basé sur un fait — la continuité démontrée de la vie individualisée. Il n'est pas non plus un fait appartenant à la science, parce que l'être dont il prouve l'existence après la mort n'est pas dans le domaine de la science — en d'autres termes parce que celle-ci ne traite qu'avec la matière. L'homme de science est un physicien et ne peut être un voyant. On ne peut rien savoir expérimentalement de l'esprit par le laboratoire du savant, et la science est toute de recherches et d'expériences.

Mais alors, me direz-vous, si le spiritualisme n'est ni une religion, ni une science, comment faut-il le considérer? Absolument comme on traite tout autre fait. Le système solaire n'est pas une condition religieuse, ni scientifique ; c'est un fait sur lequel la religion et la science ont fondé des théories et des hypothèses, mais ni le soleil, ni la lune et les planètes ne sont altérés par l'une ou l'autre. La circulation du sang est un fait que la religion n'a jamais voulu reconnaître et pourtant son effusion est son dogme le plus important. La suspension des fonctions viscérales met un terme aux connaissances de la religion sur l'âme et la science n'a jamais été capable de nous renseigner sur sa destinée.

Il en est de même des faits du spiritualisme. Ils existent, mais personne n'a pu jusqu'ici en déduire des conclusions qui nous fassent voir toute la lumière. Les adeptes du spiritualisme ont été convaincus des phénomènes par le secours de la médiumnité et ni prêtres, ni professeurs ne peuvent s'interposer entre eux et l'évidence.

(*A suivre*) Traduit par le Prof. C. MOUTONNIER.

BÉLISAMA

OU L'OCCULTISME CELTIQUE DANS LES GAULES

CHAPITRE VI

(Suite).

Le Gui chez les Celtes.

L'homme ne connaît pas la vertu des plantes, des *Simples*, sans quoi il n'emploierait pas toute la pharmacopée contemporaine, toutes ces drogues et médicaments, minéraux et animaux, car aujourd'hui la *Sérumthérapie* est un des grands facteurs employé pour empoisonner, sinon guérir les maux de l'humaine espèce, ainsi que les animaux. Anciennement, il n'en était pas de même ; chez les anciens, dans la plus haute Antiquité, l'homme utilisait les plantes, et l'une d'elle, le Gui, était considéré chez les Celtes ou Gaulois, comme une véritable *Panacée universelle* : *Omnia Sanans*, guérissant tout, nous dit Pline (1).

Le naturaliste romain nous décrit avec assez de détails un grand nombre de *Plantes médicinales*, dont les Celtes faisaient un fréquent usage ; il nous décrit également les moyens pratiques que les Celtes employaient pour la cueillette des simples, principalement pour celle du Gui Sacré.

« C'était ordinairement en février, nous dit l'écrivain romain, que les Druides recherchaient le gui. A la nouvelle que la plante précieuse avait frappé les regards, le peuple entrait en foule dans la forêt ; on entourait l'arbre privilégié porteur du parasite, et on le gardait avec vigilance, jusqu'au sixième jour de la Lune. (Ce jour-là ouvrait chez les Gaulois, le mois, l'année, le siècle). Un Druide en robe blanche coupait avec une serpette d'or le *Végétal Sacré* et le recevait sur une toile, de peur qu'il ne touchât la terre en tombant et ne fût souillé par un contact profane. — Cette cérémonie se produisait dans chaque tribu. »

Le Druide en question n'était pas un Druide quelconque, mais le chef du Collège druidique : l'Archidruide.

Ce qui précède est confirmé par Maurice (2), comme peuvent en témoigner les lignes suivantes :

« Lorsque la lune était vieille de six jours, l'Archidruide, habillé de son vêtement blanc et coiffé de la tiare rouge, montait pieds nus sur le chêne, coupait le gui de la main gauche avec une faucille d'or neuve, et le recevait

(1) Liv. XVI, 95.

(2) In *Antiquités indiennes.*

dans le *Sagus* ou vêtement sacré, au milieu des cris et des acclamations du peuple. »

L'emploi du gui remonte à une très haute antiquité, comme on voit ; ce qui est confirmé encore par les lignes suivantes d'un autre auteur contemporain :

« C'est de la période d'Hanouman, le premier disciple de Ram, nous dit Saint-Yves d'Alveydre (1), que date l'emploi général du gui sacré, extrêmement difficile à discerner, et dont l'efficacité contre certaines épidémies épouvantables dépend de l'heure astronomique précise où on le cueille et le prépare. »

On voit par cette citation que l'heure et le jour de la cueillette ne sont pas quelconque. Cette plante parasite comportait un tel caractère de sainteté, que la toucher du doigt constituait un sacrilège ou tout au moins une profanation ; c'est pour cela qu'il y avait un rite pour sa cueillette, de même que pour sa préparation.

Les rites accomplis, la plante était dénommée le *Sauveur Universel*.

Nous savons aussi que les Druides composaient avec le suc du gui une liqueur, une sorte d'Élixir qui avait des propriétés merveilleuses ; on l'employait à la fois comme un breuvage sacré et comme un spécifique médical, et celui-ci avait une telle puissance, que non seulement il conservait les forces vitales, mais qu'il donnait la vie en supprimant la stérilité chez tous ceux qui consommaient la divine liqueur du gui.

Pline, dans son histoire naturelle, confirme cette dernière assertion : « Le gui du chêne était un symbole de protection, dit-il, contre les dangers de toute sorte, ainsi qu'un spécifique contre les maladies mentales et physiques. — Il était considéré comme un remède infaillible dans une foule de cas ; il était réputé pour arrêter les effets du poison, prévenir la stérilité ; en un mot, c'était le plus grand préservatif contre les maux physiques et spirituels. »

Virgile nous apprend que le gui avait été adopté comme emblème du nouvel an, parce qu'il renouvelait ses feuilles au Solstice d'hiver.

D'après Eliphas Lévi (2), le gui devrait ses propriétés à son pouvoir absorbant ; voici comment s'exprime le savant occultiste : « Les progrès du magnétisme feront un jour découvrir les propriétés absorbantes du chêne. — On saura alors le secret de ces croissances spongieuses qui attirent le luxe inutile des plantes et se surchargent de coloris et de saveur ; les champignons, les truffes, les galles de certains arbres, les différentes espèces de gui, seront employés avec discernement par une médecine nouvelle à force

(1) Saint-Yves d'Alveydre, *Mission des Juifs*.
(2) Histoire de la Magie, *passim*.

d'être ancienne. On ne se moquera plus de Paracelse, qui recueillait l'*Usnée* sur les crânes des pendus ; mais il ne faut pas marcher plus vite que la science, elle ne recule que pour mieux avancer. »

Poursuivant notre étude, nous dirons que le gui qui était employé comme breuvage sacré et par suite, comme spécifique, était le plus rare de tous. On n'employait pour cet usage que le gui du chêne et sa recherche conférait un certain prestige, une grande vénération même à celui qui le trouvait. Le vulgaire considérait ce gui, « comme un présent du ciel.»

Nous dirons ici quelques mots du symbolisme de cette plante.

Il reste vert toute l'année (*sempervirens*) et il continue à vivre, même après la mort de l'arbre qui le supporte ; c'est pour cela qu'il servait à démontrer à la foule, au peuple, qu'une seule existence corporelle ne suffit pas pour l'évolution humaine, que la vie se poursuit au-delà de la mort. Puis de ce que cette plante se nourrit de la sève de l'arbre qui la porte, on en tirait le symbole de la solidarité humaine, qui doit unir tous les hommes, comme les membres d'une seule famille. C'est aussi non seulement le symbole de l'union des sexes, mais surtout de l'union de l'âme et de l'esprit, union qui confère l'immortalité.

Arrivons à la légende qui apprit aux hommes la vertu curative du gui.

Ram avait quitté la Gaule sous l'enseigne du bélier (*Aries*) pour se diriger, du côté de l'Orient, de l'Inde, afin d'empêcher les Celtes d'en venir aux mains, de se livrer à une guerre fratricide ; il avait déjà traversé la Scythie et d'autres pays, quand ses compatriotes, à la tête desquels il se trouvait, furent frappés d'une maladie cruelle, dans laquelle il crut voir un juste châtiment de la Divinité envers les hommes de sa race, qu'il avait à grand'peine dissuadés de combattre leurs frères. Cette maladie, sorte de lèpre, couvrait le corps tout entier de plaques noires et pustuleuses, qui provoquaient l'enflure des membres, ensuite le corps se couvrait d'ulcères qui déterminaient la mort, de sorte que les Celtes mouraient en grand nombre, par milliers, nous dit la tradition.

La grande Prêtresse, la Voluspa, consultée, ordonna, mais en vain, des sacrifices expiatoires, la mortalité ne cessa pas pour cela.

Ram avait l'habitude de méditer sous un chêne ; un jour, après une très longue méditation sur les malheurs qui frappaient sa race, il s'endormit. Pendant son sommeil, il entendit une voix, qui l'appelait par son nom. Il regarda et vit devant lui, dans son sommeil, un homme d'une haute stature, à l'aspect majestueux, revêtu d'une robe blanche qui portait une baguette sur laquelle s'entrelaçaient deux serpents et cet homme lui dit : « Ram, le remède que tu cherches, il est là, au-dessus de toi » ; puis tirant de son sein une faucille d'or, le personnage coupa sur le chêne un gui et le

remit à Ram, avec de grandes marques de vénération ; il lui donna en même temps une recette pour composer un élixir, puis il disparut.

Ram s'éveilla tout à coup, fortement ému de ce rêve qu'il sentait prophétique ; il se prosterna au pied du chêne sous lequel il se trouvait, y aperçut un gui, le cueillit avec respect et l'emporta sous sa tente enveloppé dans la toile qui lui servait de ceinture (*tayola*), puis il se mit à prier et commença les opérations qu'il avait recueillies de la bouche du Druide du plan astral. Ayant obtenu la précieuse liqueur, il en expérimenta les effets sur un malade condamné à mourir. A peine celui-ci eût-il absorbé quelques gouttes de la liqueur, qu'il revint à la vie, comme par miracle, et tous les malades ultérieurement traités furent guéris de même. Aussi, de toute part, on accourut vers Ram. Le collège sacerdotal fut assemblé et l'archidruide ayant appris du chef celte de quelle manière il avait découvert le remède admirable qui assurait le salut de tous, il fut décidé que le gui deviendrait une plante sacrée et que la préparation de l'Elixir serait transmise oralement (de bouche à bouche) de l'archidruide aux deux plus anciens Druides.

Voici ce que nous dit Pline au sujet du gui dans son Histoire Naturelle, livre seizième *in fine* (XCII).

« Il est certain que le lierre tue les arbres ; le gui a une influence analogue ; toutefois on pense qu'il l'exerce plus lentement. Outre le fruit qu'il donne, le gui doit être compté parmi les plantes qui ne méritent pas moins d'admiration. En effet, certains végétaux ne peuvent croître à terre ; ils naissent sur les arbres ; n'ayant pas de domicile à eux, ils vivent chez les autres, c'est le cas du gui...

XCIII. — Il y a trois espèces de gui : le gui qui vient sur le sapin et le mélèze ; on le nomme *Stelis* ou Eulice. (C'est le *Loranthus Europeus* de Linné).

« L'Hyphéar (*viscum album* de Linné) est une sorte de gui qui pousse en Arcadie ; enfin le gui proprement dit croît sur le chêne rouvre, sur le prunier sauvage, le térébinthe à l'exclusion de tous les autres arbres. Le gui est très abondant sur le chêne et on l'y nomme *Dryos Hyphear* (gui du chêne) Sur tous les arbres, excepté sur l'yeuse et le chêne, on distingue le gui proprement dit des deux autres espèces par la mauvaise odeur du fruit et par l'odeur du feuillage qui est désagréable. Le fruit et la feuille du gui sont amers et gluants. L'Hyphéar est préférable pour l'engrais des animaux ; tout d'abord, il commence par purger, puis il engraisse les animaux qui ont résisté à la purgation. Le traitement a lieu en été et dure environ quarante jours. Le gui sur les arbres à feuilles caduques perd également ses feuilles, il les conserve sur les arbres à feuilles persistantes. De quelque manière qu'on le sème, sa graine ne lève pas ; il faut qu'elle ait été absorbée par des oiseaux, pigeon et ramier et rejettée par eux pour germer ; telle est la nature

de cette plante, elle ne pousse qu'après avoir été stratifiée dans les intestins des oiseaux. Ce gui ne dépasse pas une coudée de hauteur, il est rameux et toujours vert. Le mâle est fertile, la femelle est stérile, mais parfois le mâle l'est aussi.

XCIV. — La glu se fait avec les baies du gui, on doit les récolter avant leu complète maturité à l'époque des moissons. Si elles ont été mouillées par les pluies, elles croissent bien en grosseur, mais elles perdent de leur qualité pour la fabrication; voici comment on procède pour celle-ci : on les sèche, puis on les pile à sec et le résidu est mis dans l'eau, dans laquelle on le laisse environ douze jours; après quoi on le pile dans une eau courante avec une sorte de maillet pour faire partir les enveloppes, de sorte qu'il ne reste que la pulpe devenue visqueuse qui constitue la glu, par laquelle les oiseaux se laissent prendre, si leurs ailes viennent à y toucher. Quand on veut dresser des pièges, on amollit la glu avec de l'huile.

XCV. — N'oublions pas de mentionner l'admiration qu'ont les Gaulois pour ce parasite. Aux yeux des Druides (c'est ainsi qu'ils nomment leurs mages) rien n'est plus sacré que le gui et l'arbre qui le porte, si c'est un chêne toutefois. Le Rouvre est déjà l'arbre dont ils font leurs bois sacrés; ils n'accomplissent aucune cérémonie religieuse sans être placé sous les feuillages de cet arbre, ce qui a fait supposer que le terme Druide provient du terme grec δρῦς (chêne). Tout gui venant du rouvre est considéré comme envoyé du ciel et ils supposent que c'est un signe de l'élection que le Dieu même a faite de l'arbre. Le gui sur le rouvre est extrêmement rare, aussi quand on le trouve on le cueille avec un grand cérémonial religieux.

« On observe avant tout de faire la cueillette le sixième jour de la lune, c'est-à-dire le jour qui est le commencement de leurs mois, de leurs années et de leur siècle, qui n'est que de trente ans. Dans ce jour, l'astre sans être au milieu de son cours est déjà dans toute sa force. Ils nomment le gui d'un nom qui signifie remède universel.

« Quand ils ont préparé sous l'arbre et selon les rites des sacrifices et un repas, ils amènent deux taureaux blancs, dont les cornes sont alors attachées pour la première fois. Un prêtre vêtu de blanc, monte sur l'arbre et coupe le gui avec une serpe d'or (1) et il est reçu sur une saie blanche. Ensuite, on immole les victimes, en priant le Dieu de rendre ce don propice à ceux qui l'ont accordé.

« On croit que le gui pris en boisson donne la fécondité à tout animal stérile, et que c'est un contrepoison universel. La plupart des peuples venèrent religieusement des objets frivoles. »

(1) Nous avons ci-dessus parlé de la manière de procéder à la cueillette du gui, mais nous sommes heureux de voir que Pline lui aussi la rapporte à peu près de la même façon.

L'antique usage de parcourir les rues le premier de l'an en criant au *gui l'an neuf* se rattache au culte celtique. Ce jour-là, on immolait deux taureaux blancs, en invoquant la Divinité pour se la rendre favorable. Après le sacrifice commençait un festin accompagné de réjouissances, qui se sont perpétuées en partie de nos jours, en province, dans le Gers, et surtout dans la Bretagne, où vers l'époque de Noël, on entend le cri *Eguinané* qui est devenu synonyme d'étrennes. Ce cri, nous dit Henri Martin, s'est conservé avec le même sens dans des parties de la France, d'où a disparu depuis bien des siècles la langue celtique.

Augustin Thierry nous a raconté qu'à Blois, il avait encore entendu les enfants du pays crier l'Aguillauné un jour de fête, pendant qu'ils quêtaient les menues pièces de monnaie sur une pomme fichée au bout d'une baguette enrubannée.

D'après Emile Souvestre (1) *Enghin-an-eit*, désignerait le blé. Germe.

On voit que dans tous les termes qui précèdent se retrouve celui de *Gui*, le parasite dénommé *Viscum* par les Latins et Mistletoë par les Anglo-Saxons.

Enfin si nous décomposons ce terme Aguillauné, nous trouvons que Ague (pr. Eguiou) signifie fièvre intermittente et *ne* ou *nay* veut dire contre, c'est-à-dire que le gui était indiqué contre la fièvre; c'était donc un fébrifuge.

Comme on voit, le gui jouait un grand rôle chez les Celtes, et c'est pour cela que nous n'avons pas craint de nous étendre assez longuement à son sujet.

(*A suivre.*) ERNEST BOSC.

CORRESPONDANCE.

Création d'un centre d'études psychiques à Marseille.

Madame,

Je vous envoie, ci-inclus, la circulaire que j'expédie actuellement pour la création d'un centre d'études psychiques à Marseille. Bien que le terrain sur lequel je désire me maintenir soit un terrain neutre et purement expérimental, je ne doute pas que vous n'appreniez cette création avec intérêt et que vous fassiez des vœux pour sa réussite.

Si vous jugiez la chose digne d'être mentionnée dans le prochain numéro de la *Revue Spirite*, je vous en saurais gré, car cela pourrait faire connaître mon projet à quelques spirites avec lesquels je ne suis pas encore en relations. Ma pensée n'est pas de faire une société presque secrète comme celles qui ont déjà existé mais, au contraire, d'y attirer toutes les personnes que ces

(1) *In les Derniers Bretons.*

questions si importantes intéressent. Je vous tiendrai au courant de ce qui sera fait pour la réussite de cette œuvre, car la science psychique est une sœur cadette du spiritisme et son développement ne saurait vous trouver indifférente.

Veuillez agréer, Madame, mes salutations empressées et respectueuses.

E. ANASTAY.

Marseille 31 mars 1902.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous informer que je viens de créer un centre d'études psychiques destiné à faciliter un genre de recherches que je sais devoir vous intéresser parce que vous en connaissez le but et l'importance.

Je serais très heureux de vous y recevoir ainsi que les personnes que vous voudrez bien m'adresser comme pouvant s'intéresser à ces études. Je dois cependant ajouter que, pour éviter des abus que vous devinez facilement, je ne recevrai que les personnes que vous voudrez bien accompagner vous-même ou me recommander par un mot d'écrit.

Le siège temporaire de ces réunions est rue de Rome, 41, au 1er étage, et, les jours des séances, le dimanche de dix heures à midi et le jeudi de 6 h. à 8 h. du soir.

Vous y trouverez une salle de lecture avec quelques-uns des journaux consacrés spécialement aux recherches psychiques. Vous y trouverez aussi une Bourse aux livres concernant ces matières qui signalera à votre attention bien des ouvrages susceptibles de vous intéresser.

Les Dames seront admises au même titre que les Messieurs.

Pour éviter les écueils qui ont fait sombrer plusieurs des réunions antérieurement créées il est bien entendu que personne ne sera autorisé à organiser des expériences en commun sans une délégation formelle et temporaire du soussigné. Toute tentative pour enfreindre cette disposition, jugée comme très importante, sera immédiatement réprimée. Bien que toute latitude soit laissée aux assistants pour l'expression de leurs convictions personnelles, les expériences seront dirigées sur un terrain purement scientifique et expérimental, sans se laisser dominer par des hypothèses spirites, occultistes ou théosophiques

Aucune cotisation pécuniaire ne vous sera demandée.

Veuillez agréer, Monsieur, mes salutations empressées et l'expression de mes sentiments dévoués.

E. ANASTAY.
rue de Rome, 41, à Marseille.

Le Gérant : P. LEYMARIE.

Ouvrages d'ALLAN KARDEC sur le Spiritisme

Le Livre des Esprits (Partie philosophique), contenant les principes de la doctrine spirite. — Vol. in-12, 33e édition. Prix : 3 fr. 50 c.

Le Livre des Médiums (Partie expérimentale). Guide des médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations, 1 vol. in-12, 20e édition. Prix : 3 fr. 50.

L'Evangile selon le Spiritisme (Partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le Spiritisme. 1 vol. in-12, 20e édition. Prix : 3 fr. 50.

Le Ciel et l'Enfer, ou la Justice divine selon le Spiritisme, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre, 1 vol. in-12, 11e édition Prix 3 fr. 50.

La Genèse, les Miracles et les Prédictions selon le Spiritisme, un vol. in-12, 8e édition. Prix : 3 fr. 50.

Œuvres posthumes d'Allan Kardec, contenant sa biographie et le discours prononcé sur sa tombe par Camille Flammarion. Prix : 3 fr. 50.

Le répertoire du Spiritisme, par M. Crouzet, avocat, 3 fr. au lieu de 5 fr. Guide précieux pour les spirites qui veulent faire des recherches dans les treize premières années de la REVUE et les six ouvrages fondamentaux.

ABRÉGÉS

Qu'est-ce que le Spiritisme ? Introduction à la connaissance du monde invisible ou des Esprits, 1 vol. in-12, 37e édition, 1 fr.

Le spiritisme à sa plus simple expression. Exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations. Brochure in-18 de 36 pages, 15 cent., 0 fr. 20 port payé : vingt exemplaires, 2 francs ; par la poste 2 fr. 60 cent.

ÉDITIONS EN LANGUES ANGLAISE, PORTUGAISE ET RUSSE

Résumé de la loi des phénomènes spirites Brochure in-18, 10 centimes ; par la poste 15 centimes

Caractères de la révélation spirite. Brochure in-18, 15 cent ; par la poste 0 fr. 20 : vingt exemplaires, 2 francs ; par la poste, 2 fr. 60 cent.

EN VENTE : **Buste d'Allan Kardec** (*En stéarine*, 10 *fr.*).

Bronze de 0m.30 de hauteur : 60 francs. 0m.20 : 40 francs..

Portrait d'Allan Kardec, 1 fr. 50. — Album.....	0 fr. 75
Grand portrait d'Allan Kardec..... 1 fr. 50 et	2 fr. »
2 Tableaux-gravures du Médium Fabre..... 1 fr. 50 et	3 fr. 50
Portrait du Curé d'Ars et du Dr Demeure, chacun.....	1 fr. »
Tête de Christ du Médium Fabre : 5 fr.. 3 fr. 50, 1 fr. 50 et 0 fr. 50.	
Photographies spirites, obtenues par William Crookes. 1 fr et	1 fr. 50
3 dessins médianimiques de Victorien Sardou.... 1 fr. 50, 2 fr. et	2 fr. 50

Abbé (l') **Almignana**. — Du somnambulisme, des tables tournantes et des médiums, considérés dans leurs rapports avec la théologie et la physique..... 0 fr. 50

Sir Alfred Russell Wallace, savant naturaliste anglais. Les miracles et le moderne spiritualisme. Broché..... 5 »
Relié..... 6 50
Ouvrage in-18 carré de 400 pages (orné du portrait de l'auteur) ; très belle édition.

Jésupret fils. Catholicisme et spiritisme. 1 »
Livre mis à l'index par le Pape. (Décret du Vatican du 9 avril 1892.)

La Beaucle (Albert). Les grands horizons de la Vie, abrégé de psychologie moderne, preuves expérimentales..... 2 »

Rouxel. Magnétisme et spiritisme..... 5 »
M. Rouxel a réuni, dans ce volume, la quintessence de toutes les recherches dans le domaine du magnétisme depuis Mesmer.

Palazzi (C.). (Traduction de A. DUFILHOL, ancien commandant supérieur.) Les occultistes contemporains sont-ils réellement les continuateurs de la doctrine des initiations antiques ?..... » 30

Bonnefont. Leçons de spiritisme aux enfants. 0 25

Compte rendu du Congrès spirite international tenu à Paris en 1889, pendant l'Exposition universelle, 40,000 adhérents représentés ; volume in-8° de 460 pages, renfermant tous les rapports et tous les discours, qui ont été prononcés du 9 au 16 septembre ; illustré *franco*..... 5 »

Crookes (William). Recherches sur les phénomènes spirites, la force psychique, illustré 3 fr. 50
Travaux d'un savant chimiste, membre du bureau de la Société royale de Londres.

Alexandre Aksakof, conseiller d'État de sa Majesté l'Empereur de Russie, ANIMISME ET SPIRITISME, volume in-8°, illustré de 700 pages sur papier de luxe. Reste 5 exemplaires à..... 20 fr.

Publications spirites et spiritualistes périodiques

Le Messager, journal bi-mensuel, à Liège (Belgique). — Union postale, 5 fr. par an,

Le Progrès spirite, journal bimensuel, 24, rue du Niger, Paris. — 5 fr. par an. — Etranger, 6 fr.

Annales des Sciences psychiques, paraissant tous les deux mois, dirigées par le Dr Dariex, 6, rue du Bellay, Paris. — 12 fr. par an.

L'Humanité intégrale, mensuelle, Paris, 6, rue de Douai. — 6 fr. par an.

La Vie d'Outre-Tombe, revue mensuelle de la fédération des groupes spirites de Charleroi (Belgique), chez M. Pouillard, 78, rue St-Charles à Jumet-Gobyssart.

La Lumière, revue mensuelle, 96, rue Lafontaine, Paris. — 6 fr. par an, Etranger, 7 fr.

Le Spiritualisme moderne, 36, rue du Bac, Paris, bi-mensuel, un an 5 francs.

La Paix universelle, bi-mensuelle, 5, cours Gambetta, à Lyon. — 3 fr. par an.

Revue scientifique et morale du Spiritisme. Mensuelle. France, 7 fr. par an. Etranger, 10 fr. — 40, boulevard Exelmans, Paris.

Le **Lotus bleu**, revue théosophique mensuelle, 10, rue Saint-Lazare, Paris, 10 fr. par an.

L'Initiation, revue mensuelle. Paris, — 10 fr. par an, 87, boulevard Montmorency, Paris.

Revue des tudes psychiques mensuelle, directeur : César de Vesme, 23, passage Saulnier; 8 fr. par an.

Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy ; secrétaire, M. Thomas, rue du faubourg Saint Jean, 25, à Nancy. France, 5 fr. Etranger, 6 fr.

Bulletin de l'institut psychique international. Hôtel des Sociétés savantes, 28, rue Serpente, Paris. S'envoie aux membres de cette Société. 20 fr. par an.

Moniteur des études psychiques, paraissant deux fois par mois, 83, rue des Saints-Pères, Paris ; 8 fr. par an.

Proceedings of the Society for psychical Research, revue trimestrielle très importante ; chaque numéro, formant un volume, 4 fr. 50 ; chez Kegan Paul, Trench, Trubner et Cie. Ludgate Hill, à Londres.

Light, journal hebdomadaire, 110, St Martin's Lane, W.C. London recommandé. - 13 f. 50 par an.

Philosophical Journal, hebdomadaire, à San-Diégo, cal. (Etats-Unis). — 13 fr. par an.

L'Hyperchimie, organe de la Société alchimique de France ; Directeur Jollivet Castelot, 19, rue Saint Jean, à Douai (Nord) ; un an, 4 fr.

The Banner of Light, journal hebdomadaire, Boston, Mass, 9, Bosworth Street. — 12 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. Francis ; Chicago-Illinois. — 1 dollar par an.

The Harbinger of light, mensuel, à Melbourne (Australie). — 8 fr. par an.

Light of Truth, journal hebdomadaire publié à Cincinnati, Ohio, 7 512 Race Street : G. Stowell éditeur. — 1 dollar par an.

Revista de Estudios psychologicos, à Barcelone (Espagne).

L'étincelle, organe de l'Union des églises, religieuse-libérale, directeur : l'abbé Julio, 5, rue Vernier, Paris. Abonnement 5 fr. Etranger 7 fr.

Le journal de Magnétisme paraît tous les mois, sous la direction de M. H. Durville ; abonnement 10 francs par an pour l'Union postale ; 23, rue St-Merri — Paris — 4e arrondissement.

Vessillo Spiritista, directeur Ernesto Volpi, à Rome (Italie). — 3 fr. 50 par an. Etranger, 4 fr. 50

Revista Espirita, mensuelle, à Barcelone (Espagne), riera de San Juan. nº 31. — 46 reis par an.

La Fraternidad universal, revue mensuelle, Bailen, 39,3º, à Madrid (Espagne). — Etranger, 10 fr. par an.

La Irradiacion, revue bi-mensuelle, dirigée par E. Garcia, Barrio de Dª Carlota, Puente Vallecas, Madrid. — 6 fr. par an. 10 fr. pour l'étranger.

Reformador, mensuel, rua do Rosario, 141, Sobrado, à Rio-de-Janeiro (Brésil).

Constancia, revue hebdomadaire, directeur, Cosme Marino, Andes 444, à Buenos-Ayres (République Argentine). — 10 pesos ou 15 fr. par an.

Revista Spirita, mensuelle ; directeur, M. S. Moura, à Bahia (Brésil).

La Luz, periodico libre-pensador, calle lateral del Sur, à Porto-Rico.

Luz Astral, bimensuel, à Buenos-Ayres, pasaje Sarmiento, 6. — 1,80 par trimestre.

Revista del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2º à Barcelone. — Trimestre, 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) ; directeur, Carlos Paz Soldan.

La Estrella Polar, Gracia 11 y Hannôver, 29, à Mahon (Espagne).

La Revelacion, mensuel, calle de San Francisco nº 44, à Alicante (Espagne). — Etranger, 7 pesetas 50 cents.

Verdade et Luz, mensuel, 4, rua da Independancia, à Sao Paulo (Brésil).

Die Uebersinnliche Welt (Organ der wissenschaftl. Vercin « Sphinx »), mensuel. Rédacteur Max Rahn, à Berlin, N. Eberswalder Str. 16, 6 Mark par an

Psychische Studien, journal mensuel, sous la rédaction du Professeur Maier, docteur en philosophie. O. Mutze, Liepzig, Lidenstrasse 4. — Prix, 10 marks par an.

Zeitschrift für Spiritismus, journal hebdomadaire. Editeur et directeur, Fielgenhauer, Cologne. O. Mutze, Liepzig, Lidonstrasse, 4, Prix, 6 marks par an.

Neue Spiritualistiche Blatter, directeur Emile Kolbe, à Berlin, hebdomadaire.

Sphinx, revue mensuelle. Directeur A. J. Riko. La Haye (Hollande).

Norgendœnringen, mens, Skien (Norwège).

Paris. — Imp. A. DAVY, 52, rue Madame.